



GEORGES DE NANTES, FILS DE L'ÉGLISE

Sermon d'ouverture du camp de la Phalange, 16 août 2022.

LE 4 septembre 2022, le pape François a béatifié son saint prédécesseur, Jean-Paul I^{er}, Albino Luciani. Celui-ci, lors de sa première audience publique, fit venir auprès de lui un enfant de chœur, en soutanelle rouge et surplis blanc. Il lui prit la main et l'interrogea. C'était un merveilleux catéchiste !

« Comment t'appelles-tu ?

– James !

– Écoute, James, as-tu jamais été malade ?

– Non.

– Pas même un peu de fièvre ?

– Non.

– Oh ! Il a bien de la chance, ce petit ! Mais, quand un enfant est malade, qui lui apporte un peu de soupe, les médicaments ? N'est-ce pas la maman ? Voilà ! Puis, tu deviens grand, la maman vieillit, toi, tu deviens un grand monsieur et la maman, la pauvre, elle est au lit, malade ! Qui apportera à la maman un peu de lait et les médicaments ?

– Moi et mes frères !

– Bravo ! Lui et ses frères ! J'aime entendre dire cela. As-tu compris ? »

Et vous-mêmes amis lecteurs ? Ces enfants, c'est nous. Notre mère, c'est l'Église. « Être enfant de



l'Église, nous disait notre Père, c'est ma joie, c'est ma croix, c'est ma gloire. »

Tel fut le thème de notre camp de la Phalange, cet été. Et de son sermon d'introduction :

« Mes chers enfants nous sommes réunis pour dix jours, afin de goûter ensemble ce bonheur d'être enfants de l'Église. Mais voici que cette Mère est malade. Quelle épreuve ! »

Notre-Dame de Fatima la décrit, dans son Secret comme « une ville à moitié en ruine ». Une fois, le pape François s'est écrié douloureusement : « On dirait que le sein maternel de l'Église est devenu stérile. » Dès lors, notre honneur, à

nous ses enfants, c'est de demeurer fidèlement à son chevet et de tâcher de la soigner. Malgré tout, nous voulons garder la foi dans l'Église. Nous redoublons nos prières pour le Saint-Père. Nous respectons nos évêques successeurs des Apôtres. Nous refusons de désertir nos paroisses. Le phalangiste est d'Église !

Lorsqu'on veut soigner un patient, il faut commencer par étudier la médecine. De même, pour servir notre Église malade, pour diagnostiquer son cancer, il faut bien connaître son histoire et étudier son mystère. C'est précisément ce à quoi nous allons nous appliquer pendant ce camp.

Aux temps heureux de prospérité de l'Église, les vocations religieuses abondaient, les couvents débordaient, les sœurs de Charité sillonnaient les faubourgs, et les missionnaires les cinq continents. Pourtant, les nouvelles promotions de séminaristes découvraient avec étonnement que parmi les grands traités de théologie, chez saint Thomas lui-même, il n'existait pas de traité de l'Église. En effet, nous expliquait notre Père, quand les choses vont de soi, on n'éprouve pas le besoin d'en faire la théorie. Ce n'est que lorsqu'une vérité commence à être négligée, discutée et combattue qu'il devient nécessaire, pour l'Église, de la mettre en lumière et de l'imposer par une définition solennelle (sermon du 26 octobre 1980). Ainsi des grands dogmes mariaux, l'Immaculée Conception en 1854 et son Assomption, corps et âme dans le Ciel, en 1950.

Or, au vingtième siècle, un homme, un docteur, un saint gigantesque a été mis à part et comblé de lumières singulières sur le mystère de l'Église, afin de diagnostiquer sa maladie et d'en prescrire les remèdes. Ce saint, le docteur mystique de la foi catholique, c'est notre Père, frère Georges de Jésus-Marie dont nous sommes, par quelle grâce précieuse ! les héritiers, les enfants, les disciples.

Son maître l'abbé Vimal, l'avait remarqué et comptait sur lui, dès sa sortie du séminaire, pour rédiger un traité complet de l'Église. Ils se retrouvaient pendant les vacances, en Auvergne, pour y travailler. Cependant, accaparé par les mille nécessités du ministère, du service de l'Église, notre Père ne le réalisera pas systématiquement. Mais c'est toute sa vie qui constituera une défense et illustration du mystère de notre sainte Mère l'Église. À tel point que notre évêque, Mgr Le Couëdic, s'exclamait : « *Ce prêtre en viendra à s'identifier à l'Église !* »

Il ne pouvait mieux dire. Puisqu'on lit dans notre Règle provisoire des Petits frères et Petites sœurs du Sacré-Cœur : « *Les frères ne croiront pas au Monde, ni à ses entreprises ; ils n'espéreront pas en eux, ils ne les aimeront pas (...). Mais ils croiront en l'Église, ils vivront de son espérance et de sa charité. Elle sera constamment l'objet de leurs prières, mais surtout l'objet de leur admiration. Ils s'identifieront à elle et c'est en elle qu'ils connaîtront l'union mystique au Dieu trois fois Saint.* » (article 11)

« MA JOIE »

Être enfants de l'Église, c'est d'abord notre joie.

« *À votre louange, ô mon Dieu, proclamait l'abbé de Nantes dans une PAGE MYSTIQUE, je confesse que pas un seul jour de ma vie je n'ai cessé de me réjouir d'être enfant de l'Église (...). Un fils n'a point de mérite à vivre auprès de sa mère. Tout le bienfait est pour lui. Tout le mérite est à elle, si douce, si*

sage. Elle m'a enseigné vos Paroles, elle m'a nourri du Pain des anges, elle m'a formé à votre Loi, ô Sagesse, et j'ai appris à l'exemple de ses saints la douceur de vos béatitudes, Jésus ! » (PAGE MYSTIQUE n° 54, "Le baptême : Entrez dans le Temple de Dieu", février 1973)

L'Église nous révèle Jésus. Elle est « *Jésus répandu et communiqué* », disait Bossuet au dix-septième siècle. La première conférence de notre camp aura pour titre L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST, parce que l'Église est le grand projet de Dieu pour faire de l'humanité l'épouse de son Fils.

Notre Père continue l'éloge de sa Mère :

« *Si j'évoque l'âme de l'Église, je suis intarissable ; si j'énumère les beautés de son corps, je n'en finirai plus. Je vous ai chéri, ô Jésus, dans les paroles enflammées de vos prédicateurs, dans la vie des saints qui furent vos confidents, et sur les visages resplendissants de tant d'amis merveilleux ne vivant que pour vous dans l'Église.* » (PAGE MYSTIQUE n° 12 : "Cette maladie ne va pas à la mort", juin 1969)

Comment, pour notre part, ne pas penser à lui-même, notre Père, image de Jésus-Christ et personification de l'Église pour nous, ses disciples ? Si nous aimons l'Église, c'est à lui que nous le devons !

À la suite de cette première conférence, nous regarderons en "cratère" un exposé magistral qu'il prononça à la Mutualité, retraçant en une heure deux mille ans d'ORTHODROMIE CATHOLIQUE, c'est-à-dire d'un parcours sans faute. Contre tous les contempteurs de l'Église, il la donne à admirer immensément ! (APOLOGÉTIQUE TOTALE, 8^e conférence, 1985, AP II.8)

« *En ce temps-là j'aimais tous vos prêtres d'un égal amour, je vénérerais les vierges consacrées, je me sentais en famille parmi vos fidèles. Les sanctuaires, les statues, les ornements et les vases précieux sont les bijoux et le vêtement et la demeure de cette Mère spirituelle dont la sagesse m'a nourri jusque par la splendeur et l'ordre imprimés dans les marbres et l'or. J'ai grandi, nourri de ses bontés. Et je vous bénis d'avoir connu l'Église dans ce printemps de ma jeunesse et de la sienne, quand se lisaient en tout son être la gloire sereine et le bonheur d'une épouse comblée. Je devinais quel amour unique était son secret.* »

Ce secret de l'Église, "secret d'un amour nuptial", sera l'objet de notre deuxième conférence. Ce secret, c'est L'ALLIANCE nouée par Jésus-Christ sur la Croix et scellée de son Sang, alliance renouvelée en chacune de nos messes. Jésus-Christ répand ainsi de génération en génération sa vie et sa grâce dans son Église, pour qu'elle transforme le monde en CHRÉTIENTÉ.

Cette œuvre s'accomplit à l'échelle des nations, mais aussi de nos paroisses : en "cratère", frère Bernard vous présentera ainsi un saint – il n'est pas canonisé, mais c'est un saint ! – un saint qui a énormément inspiré notre Père. Il s'agit du PÈRE EMMANUEL, le fondateur du pèlerinage à Notre-Dame de la Sainte Espérance, au Mesnil-Saint-Loup. À la fois curé et moine bénédictin, il fit de sa paroisse indifférente un magnifique bastion de Chrétienté.

Que l'Église est belle en ses œuvres ! Elle resplendit dans la splendeur des cathédrales comme dans la moindre église de village, dans la vertu des humbles fidèles comme dans la science de ses docteurs. Les paysages mêmes portent sa marque ! Animée par la vie, la force de son Époux, elle est bien MAÎTRESSE DE CIVILISATION, comme frère Louis-Gonzague vous l'expliquera, au point que l'Église est nécessaire au monde. L'état présent du monde, qui retourne en barbarie parce que l'Église est défaillante, en est la preuve.

Elle a d'abord développé la civilisation chrétienne dans l'Empire romain. Mais c'est dans le monde entier que Notre-Seigneur a ordonné de prêcher l'Évangile. L'Église est donc missionnaire, essentiellement. Notre Père la définissait ainsi : « *L'Église est la répercussion, dans le temps et dans l'espace, de l'Évangile* » (LETTRE À MES AMIS n° 136).

« L'Église est la société réparatrice que la mort de Jésus a fait naître. » Jusqu'aux extrémités de la terre et jusqu'au Jugement dernier !

L'histoire des missions est complexe et peut sembler désordonnée. Mais frère Scubilion vous en dégagera plusieurs traits fondamentaux, qui définissent l'idéal de L'ÉGLISE MISSIONNAIRE : elle est latine, elle est féconde par le sang de ses martyrs, elle est française.

L'idéal du missionnaire, c'est saint Charles de Foucauld. C'est en le découvrant, à l'âge de treize ans, que le jeune Georges de Nantes reçut sa vocation de "moine-missionnaire".

En 1943, il entra au séminaire d'Issy-les-Moulineaux, pour ne plus servir que Jésus-Christ en son Église.

« Je me suis confié à l'Église comme un enfant à sa mère, raconte-t-il dans ses MÉMOIRES ET RÉCITS, pour tout recevoir d'elle et de nul autre qu'elle. Or, inoubliable merveille, elle a répondu à mon attente, m'a adopté pour l'un des siens (...). Parce que j'ai vécu, j'ai reçu mon premier héritage catholique et ma première empreinte cléricale dans l'Église de toujours, en l'absence de toute contestation et division. Je peux donc dire que je suis, de cette Église, l'enfant légitime, le témoin véridique et fidèle. » (MÉMOIRES ET RÉCITS, t. II, "Grâce inestimable")

Dès l'année suivante, 1944, ce sera la révolution et le début de la décadence de l'Église de France. Lorsque nous entrerons à notre tour au séminaire, frère Gérard et moi, en 1956, le climat aura déjà bien changé.

Ici, il faut que je vous raconte une histoire. C'était en 1963, au séminaire des Carmes. Je devais accomplir un exercice d'éloquence. Je ne trouvais rien de mieux que d'apprendre par cœur une LETTRE À MES AMIS du Père sur l'amour de l'Église et de la réciter devant les professeurs et les élèves assemblés.

« *La seule pensée d'appartenir à l'Église suffit à renouveler la jubilation de notre âme, car l'Église est sainte, semblable à son Époux Jésus-Christ dont elle a reçu une telle ressemblance qu'il n'y a rien au monde d'aussi beau, d'aussi sage, d'aussi majestueux que son visage et tout son être. Elle est notre Mère, et j'ajoute : elle est l'Épouse unique, incomparable, elle seule est sainte, sage, sublime, laissant loin dans leurs ténèbres décevantes fausses religions et philosophies. En elle se trouve réuni et prospère tout ce que le monde a de meilleur. Les divers biens qui composent la civilisation et la culture, la prospérité et la science, les techniques et les arts même nous viennent d'elle qui les a créés ou, dans une moindre mesure, sauvés des sociétés éphémères où d'abord ils avaient paru. De quelque côté que je me tourne, je ne trouve d'assurance qu'en elle. Ses deux mille ans de gloire, son expansion merveilleuse jusqu'aux extrémités de la terre répondent à mes doutes et calment mes inquiétudes. Il y a là une force divine, mais c'est trop peu dire... En cette Épouse vit l'Esprit de son Époux (...). L'Église en tout elle-même rayonne de la vie, de la santé, de la splendeur de Jésus-Christ et l'enfant revient sans cesse en ses bras, boire aux mamelles gonflées du lait de sa doctrine et de sa charité.* » (LETTRE À MES AMIS n° 134, 19 mars 1963)

Avec un tel texte, j'espérais une bonne note. Eh bien ! que croyez-vous qu'il arriva ? Le soir, notre supérieur, Monsieur Tollu, me descendit en flammes devant tous mes confrères : « *Elle est belle, votre Église : les Croisades, l'Inquisition... !* » Et tous les thèmes du Concile qui avaient triomphé dès la première session de 1962.

Un tel mauvais esprit, de la part d'un supérieur de séminaire, m'a abasourdi. Mais depuis, nous en avons entendu d'autres. Jusqu'au pape François, se rendant il y a trois semaines au Canada, pour y demander pardon aux Indiens pour le mal que leur ont prétendument fait les missionnaires ! Ce règne du mensonge dans l'Église, cette haine de son passé, ce dégoût d'elle-même sont des symptômes d'un mal bien plus profond. Car l'Église est malade.

« MA CROIX »

Certes, nous sommes enfants de l'Église, c'est notre joie. Mais nous sommes les enfants d'une Église malade et c'est là notre croix.

En 1969, notre Père a décrit l'apparition de ce mal dans l'une de ses *PAGES MYSTIQUES* les plus poignantes :

« Le malheur est venu. D'abord cachée, la maladie que nous craignons s'est emparée de ce corps, inexorablement. Voilà dix ans que nos craintes augmentent avec notre affliction. D'abord, sa beauté en reçut un éclat pathétique et l'énergie qu'elle montrait nous la faisait admirer davantage. » (*PAGE MYSTIQUE* n° 12, "Cette maladie ne va pas à la mort", juin 1969)

Frère Thomas nous racontera cette lutte de plus en plus dramatique de l'Église contre la Révolution : *L'ÉGLISE CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE*.

Cette défense héroïque culmine en la personne de SAINT PIE X, que vous découvrirez lors d'un cratère. Dès son encyclique inaugurale, en 1903, il a très clairement désigné le mal qui était en passe de contaminer l'Église entière :

« Cette maladie, Vénérables Frères, vous la connaissez, c'est, à l'égard de Dieu, l'abandon et l'apostasie (...). L'homme, avec une témérité sans nom, a usurpé la place du Créateur en s'élevant au-dessus de tout ce qui porte le nom de Dieu. C'est à tel point que, impuissant à éteindre complètement en soi la notion de Dieu, il secoue cependant le joug de sa majesté et se dédie à lui-même le monde visible en guise de temple, où il prétend recevoir les adorations de ses semblables. »

La maladie de l'Église, c'est le « *culte de l'homme* ». Proclamé par Paul VI dans son discours de clôture du Concile le 7 décembre 1965, en toutes lettres : « *Oui, nous plus que quiconque, nous avons le culte de l'homme !* »

Car, saint Pie X mort, l'infection va se propager irrémédiablement et triompher dans toute l'Église à l'occasion du concile Vatican II, entre 1962 et 1965. Depuis, l'Église est la « *VILLE À MOITIÉ EN RUINE* » montrée par Notre-Dame de Fatima le 13 juillet 1917 en grand "secret" aux enfants.

C'est frère François qui nous expliquera cette destruction systématique de l'Église et les multiples symptômes de sa terrible maladie : autonomie de l'homme et mépris de la Très Sainte Vierge Marie, liberté religieuse, et donc interreligion, et l'apostasie qui s'ensuit.

Notre Père poursuit son allégorie :

« L'épreuve est devenue trop lourde. Son corps marbré de taches sombres, ses membres déformés la rendaient pitoyable. Bientôt la peau tendue à

l'extrême se fendit. De grands jets de pus, de sang et de chair l'inondaient, d'une effroyable odeur. Nous la soignons de notre mieux, avec les mêmes gestes que nous lui avons vu faire autrefois pour nous, et nos larmes se mêlent à son sang (...).

« Ce n'est pas le souvenir de sa beauté passée, de ses bontés révolues qui me tient près d'elle, la défendant contre ses ennemis, mettant dehors les charlatans, suppliant les vrais médecins, encourageant ses derniers enfants fidèles. Parfois passe dans son regard un rai de lumière, quelque chose du cher sourire, de la tendresse immense de jadis. Un instant je la retrouve, puis l'ombre revient et tout n'est plus que laideur et horreur, gémissements, malédiction. »

Ce sourire fugitif de l'Église notre Mère, notre Père le reconnaîtra neuf ans plus tard dans les trente-trois jours de pontificat de JEAN-PAUL I^{er}, le Pape du sourire, l'élu du Cœur Immaculé de Marie. Sa béatification, en septembre dernier, sera encore comme un rai de lumière dans le regard éteint de l'Église. Nous regarderons un montage sur Albino Luciani, qui vous le fera irrésistiblement aimer, et aimer l'Église à travers lui. Souffrant de la crise de l'Église, il n'en discernait pas les causes comme notre Père. Il nous a néanmoins donné l'exemple d'une même persévérance au chevet de l'Église, jusqu'à mourir martyr de son dévouement.

« MA GLOIRE »

Jean-Paul I^{er} et frère Georges de Jésus-Marie furent deux enfants de l'Église, ce fut leur joie ; enfants d'une Église malade, ce fut leur croix. Mais ils demeurèrent fidèlement auprès d'elle, à son service : ce fut leur gloire.

Retrouvons notre Père après son ordination sacerdotale. Au bout de dix ans de ministère, passés à observer la prolifération du progressisme dans l'Église, il en arrivait à voir le mal dans sa profondeur. « *Celui qui a vu cela ne peut plus se taire* », s'écria-t-il ! (*LETTRÉ À MES AMIS* n° 58) Il dénonça donc l'hérésie progressiste dans une magistrale série de *LETTRÉS À MES AMIS*, intitulée *LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE ET L'ANTICHRIST*. Frère Louis-Gonzague nous introduira dans ce monument de doctrine qui constitue le prologue de la Contre-Réforme catholique au XX^e siècle.

« Seul l'amour violent que j'ai pour ma Mère me porte à déchirer, arracher de sur son visage et son corps magnifiquement ornés par Dieu même, les oripeaux infâmes, les voiles souillés et sacrilèges dont le Monde et le Siècle prétendent les recouvrir (...). J'irai jusqu'au bout de mon cri, je

plaiderai pour ma Mère.» (LETTRE À MES AMIS n° 134 du 19 mars 1963)

Ce cri de l'abbé de Nantes contre l'apostasie fait écho à celui que poussa, deux mille huit cents ans plus tôt, le prophète Élie : « *Il est vivant, Yahweh, le Dieu d'Israël, devant qui je me tiens !* » (1R 17,1)

L'amour jaloux de notre Père pour l'Église sa Mère, prostituée au monde moderne et au culte de l'homme, répond à celui du grand prophète, seul fidèle à Yahweh au milieu d'une génération adultère. Déjà, à l'époque, le peuple de Dieu mêlait la religion véritable aux cultes immondes des idoles.

« *Je suis rempli d'un zèle jaloux pour Yahweh Sabaot* », s'écriait le prophète !

Notre frère Henry a choisi cette parole brûlante pour titre de son oratorio, cette année : *ÉLIE OU LE ZÈLE JALOUX DE LA GLOIRE DE DIEU*.

Au fil des répétitions et en écoutant le commentaire que je vous en donnerai chaque matin, vous découvrirez des parallèles étonnants entre le Père du Carmel et notre Père. L'oratorio raconte le grand combat de la vie du prophète ; en filigrane, nous y reconnaitrons "la grande affaire" de la vie de notre docteur mystique de la foi catholique. Une même vocation les anime en effet : dénoncer l'apostasie et ramener à Dieu son peuple, l'Israël de l'Ancienne Alliance comme l'Église de la Nouvelle et Éternelle Alliance.

Par la grâce de la musique de notre frère, à force d'application à l'exécuter parfaitement, la sainte intransigeance des envoyés de Dieu s'imprimera en nous, pour refuser toute altération de la vérité, même seuls contre tous !

Deux conférences retraceront le combat de notre Père POUR L'ÉGLISE. La première vous montrera comment il s'opposa à la révolution du concile Vatican II, par la plume et par l'action. Sur le moment même, depuis Saint-Parres-lès-Vaudes ! Il a tout vu, tout compris, tout expliqué. Face à l'hérésie répandue dans l'Église, sans considération pour lui-même, il s'est adressé à la hiérarchie, à son évêque, puis au Saint-Office, que l'on a rouvert pour lui ! Et finalement, pour obtenir un jugement et dénouer, résoudre cette crise inouïe, notre Père a fait appel à celui qui en était le principal responsable : le pape Paul VI, infailible en son magistère solennel. Quel magnifique acte de FOI DANS L'ÉGLISE !

Ce n'est pas tout. Reprenons notre PAGE MYSTIQUE de 1969 :

« *Nous n'aurions pu imaginer le pire, que notre Mère en vint à perdre l'esprit. Quand dans son délire elle nous lança les mots les plus pénibles, nous eûmes beau nous répéter qu'elle n'était pas*

dans son sens, un trouble affreux s'empara de nous. Plusieurs de ceux qui avaient supporté les veilles, la fatigue des soins incessants, la puanteur des plaies se laissèrent envahir par le doute et le découragement. Ils abandonnèrent le chevet d'une mère qui, dans son inconscience, appelait des amants imaginaires et déchirait la main caressante de ses fils, ne les voulant plus reconnaître pour siens. »

La conférence suivante vous décrira le combat sur deux fronts mené par notre Père après le Concile, "IN MEDIO ECCLESIAE". Il s'agissait non seulement de préparer la restauration de l'Église par un concile Vatican III réparateur, mais aussi, en attendant, d'empêcher le plus possible de catholiques de faire schisme, d'abandonner cette Mère devenue tellement repoussante. « *Nous ne sommes pas les sauveurs de l'Église*, répétait-il, *c'est elle qui est encore et toujours notre salut.* » (CRC n° 25, octobre 1969).

À qui irions-nous ?

« *Je sais que je resterai auprès d'elle, vénérant, aimant, servant cette Église dégoûtante de pourriture, en décomposition, parce qu'elle est, aujourd'hui comme hier et pour l'éternité, l'Épouse unique et bien-aimée de mon Seigneur. Je regarde la Croix et je vous y vois, semblable à elle maintenant. Comment l'abandonnerais-je ? Je suis sûr qu'au plus profond de cette putréfaction, par-delà ce délire, son Cœur voilé est le même, virginal et ardent, l'Esprit reste Saint, la Vie, la vie divine lutte invinciblement contre le terrible assaut du Mal. Demain, oui demain, la guérison se fera. C'est pour elle aujourd'hui que nous entendons votre prophétie : "Cette maladie ne va pas à la mort ; elle est pour la gloire de Dieu : par elle le Fils de l'Homme doit être glorifié." L'Église se relèvera !* »

Comment cela ? Je vous le dirai en CONCLUSION DU CAMP. Mais je peux déjà vous annoncer que ce sera un miracle du Cœur Immaculé de Marie ! C'est pour cela que cette année, nous célébrerons sa fête liturgique, le 22 août, encore plus solennellement que de coutume !

« *L'Église se relèvera ! Du long cauchemar ne lui resteront plus que les stigmates de ses plaies glorieuses à la ressemblance des vôtres, et dans son regard un feu plus profond d'indicible tendresse pour son Époux qui l'aura sauvée de la mort.*

« *Et je crois que nous la chérirons davantage encore après ce calvaire. Vous son Époux, et nous ses enfants. C'est en rêvant de ce jour que nous demeurons près d'elle dans la nuit.* »

Telle est la grâce que vous recevrez de ces dix jours de retraite, avec le Bon Secours de Notre-Dame de Fatima, notre Mère à tous, à jamais.

Ainsi soit-il !

frère Bruno de Jésus-Marie.

CETTE MALADIE NE VA PAS À LA MORT

« *Infirmetas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filium Dei per eam.* » (Jn 11,4)

Ô Verbe fait chair, divin Époux de l'Église, je ne sais qui de vous deux j'aime le plus mais qu'importe, puisque vous ne faites qu'un ! C'est elle qui m'a appris, enfant, votre Nom délicieux et vos mystères, mais plus tard c'est par vous que j'ai connu son Esprit et son cœur. Elle est née de votre flanc ouvert, cette nouvelle Ève, comme l'invention de votre amour. Mais à travers les siècles son dévouement, sa fidélité, sa tendresse ont répondu éloquentement aux vôtres.

Quel privilège d'avoir été dès ma jeunesse confié à elle seule ! Elle était belle, en ce temps-là, ma sainte et vierge Mère. J'étais enchanté de ses enseignements, de ses prières et de ses chants. Mon âme jubilait dans les torrents lumineux de son immense sagesse. Si j'évoque l'âme de l'Église, je suis intarissable ; si j'énumère les beautés de son corps, je n'en finirai plus. Je vous ai chéri, ô Jésus, dans les paroles enflammées de vos prédicateurs, dans la vie des saints qui furent vos confidents, et sur les visages resplendissants de tant d'amis merveilleux ne vivant que pour vous dans l'Église. En ce temps-là j'aimais tous vos prêtres d'un égal amour, je vénérâmes les vierges consacrées, je me sentais en famille parmi vos fidèles. Les sanctuaires, les statues, les ornements et les vases précieux sont les bijoux et le vêtement et la demeure de cette Mère spirituelle dont la sagesse m'a nourri jusque par la splendeur et l'ordre imprimés dans les marbres et l'or. J'ai grandi, nourri de ses bontés. Et je vous bénis d'avoir connu l'Église dans ce printemps de ma jeunesse et de la sienne, quand se lisaient en tout son être la gloire sereine et le bonheur d'une épouse comblée. Je devinais quel amour unique était son secret.

Le malheur est venu. D'abord cachée, la maladie que nous craignions s'est emparée de ce corps, inexorablement. Voilà dix ans que nos craintes augmentent avec notre affliction. D'abord sa beauté en reçut un éclat pathétique et l'énergie qu'elle montrait nous la faisait admirer davantage. Mais l'épreuve est devenue trop lourde. Son corps marbré de taches sombres, ses membres déformés la rendaient pitoyable. Bientôt la peau tendue à l'extrême se fendit. De grands jets de pus, de sang et de chair l'inondaient, d'une effroyable odeur. Nous la soignons de notre mieux, avec les mêmes gestes que nous lui avons vu faire autrefois pour nous, et nos larmes se mêlent à son sang. Nous n'aurions pu imaginer le pire, qu'elle en vînt à perdre l'esprit. Quand dans son délire elle nous lança les mots les plus pénibles, nous eûmes beau nous répéter qu'elle n'était pas dans son sens, un trouble affreux s'empara de nous. Plusieurs de ceux qui avaient supporté les veilles, la fatigue des soins incessants, la puanteur des plaies se laissèrent envahir par le doute et le découragement. Ils abandonnèrent le chevet d'une mère qui, dans son inconscience, appelait des amants imaginaires et déchirait la main caressante de ses fils, ne les voulant plus reconnaître pour siens.

Par quelle grâce suis-je resté, moi le plus indigne, qui supporte si mal la peine, les dévouements obscurs, l'ingratitude ? Ce n'est pas le souvenir de sa beauté passée, de ses bontés révolues qui me tient près d'elle, la défendant contre ses ennemis, mettant dehors les charlatans, suppliant les vrais médecins, encourageant ses derniers enfants fidèles. Parfois passe dans son regard un rai de lumière, quelque chose du cher sourire, de la tendresse immense de jadis. Un instant je la retrouve, puis l'ombre revient et tout n'est plus que laideur et horreur, gémissements, malédictions. J'ai peur d'y sombrer à mon tour. Mais je sais que je resterai auprès d'elle, vénérant, aimant, servant cette Église dégoûtante de pourriture, en décomposition, parce qu'elle est, aujourd'hui comme hier et pour l'éternité, l'Épouse unique et bien-aimée de mon Seigneur. Je regarde la Croix et je vous y vois, semblable à elle maintenant. Comment l'abandonnerais-je ? Je suis sûr qu'au plus profond de cette putréfaction, par-delà ce délire, son Cœur voilé est le même, virginal et ardent, l'Esprit reste Saint, la Vie, la vie divine lutte invinciblement contre le terrible assaut du Mal. Demain, oui demain, la guérison se fera. C'est pour elle aujourd'hui que nous entendons votre prophétie : « *Cette maladie ne va pas à la mort ; elle est pour la gloire de Dieu : par elle le Fils de l'Homme doit être glorifié* »... L'Église se relèvera ! Du long cauchemar ne lui resteront plus que les stigmates de ses plaies glorieuses à la ressemblance des vôtres, et dans son regard un feu plus profond d'indicible tendresse pour son Époux qui l'aura sauvée de la mort.

Et je crois que nous la chérirons davantage encore après ce calvaire. Vous son Époux, et nous ses enfants. C'est en rêvant de ce jour que nous demeurons près d'elle dans la nuit.

Georges de Nantes, *PAGE MYSTIQUE* n° 12, juin 1969.

« RÉCITEZ LE CHAPELET TOUS LES JOURS. »

LES MYSTÈRES JOYEUX DU ROSAIRE (III)

LA NATIVITÉ

Troisième mystère joyeux, la Nativité : *« Joseph monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, à la ville de David, qui s'appelle Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la lignée de David afin de se faire recenser avec Marie, sa fiancée, qui était enceinte. »* (Lc 2,4-5)

« C'était une Mère, une jeune Mère portant en son sein son Fils premier-né, Fils de Dieu, entendant battre sous son cœur le Cœur de son enfant [...]. À quel point elle a dû être touchée et encore enflammée d'amour par ce contact de son Cœur avec le Cœur de son petit ! Quel abîme d'amour maternel dans le Cœur virginal de Marie ! » (Retraite sur *LA VIE INTÉRIEURE*, septembre 1964)

Notre Père nous faisait contempler les mystères de ce Cœur Immaculé dans cette dernière journée qui précéda la naissance de notre Sauveur.

« Ce qui m'a frappé disait-il, c'est cette solitude immense, cette solitude inouïe, surhumaine de la Vierge Marie dans ce mystère. Le monde entier ne sait pas qu'aujourd'hui se réalisent les grands desseins de Dieu, les grandes promesses messianiques, l'attente des peuples, l'attente lucide du peuple d'Israël, les prophéties d'Isaïe, d'Ézéchiel, de Jérémie, de Daniel, d'Osée, d'Amos, de Joël et des autres ; mais elle, elle le sait. Toutes les promesses répétées de siècle en siècle depuis mille ans, s'accomplissent.

« Elle passe au milieu d'une foule qui se rend à Bethléem pour s'inscrire dans ce comput de la population de l'Empire romain, toute cette foule en déplacement, et elle sait qu'elle porte en elle le Sauveur du monde. Saint Joseph aussi le sait, mais je dirai que son humilité et sa discrétion vis-à-vis de la Vierge Marie ne font que souligner la solitude de la Vierge. Elle est tellement au-dessus de lui par la sagesse, par la grâce, elle est tellement absorbée dans son secret, dans sa contemplation que lui-même n'oserait pas troubler, que vraiment cette enfant, cette si jeune enfant, cette Vierge Immaculée est seule, comme à mi-distance entre la terre et le Ciel, entre cette terre de péchés et ce Ciel avec lequel elle est en communication si intime.

« Elle savait bien que celui qui bougeait, qui descendait lentement dans son sein pour bientôt paraître à la lumière, celui-là était le Fils de Dieu et que Dieu avait les yeux tournés vers ce Bethléem où il allait naître. Elle savait bien aussi que seule sur la route et bientôt seule dans les ténèbres de cette grotte, elle était entourée de tous les anges, de tous

les saints patriarches, de tous les saints du paradis, qui faisaient leur cour déjà à cet Enfant avant qu'il ne naisse !

« Il n'empêche qu'elle était inquiète car elle, elle n'avait personne, elle était sur les chemins, ils allaient frapper de maison en maison, à une porte demeurant partout fermée, et elle se demandait comment tout cela allait se passer ! Son Cœur de Mère n'a pas pu ne pas s'inquiéter de cette condition misérable dans laquelle allait naître Celui dont elle savait qu'il était le Fils de David, le Roi d'Israël, le Roi des rois et Seigneur des seigneurs, le Fils de Dieu fait homme. Alors, comme son Cœur de jeune maman devait être ému, devait être inquiet ! » (*Sermon, 25 décembre 1983*)

« Or il advint, comme ils étaient là, que les jours furent accomplis où elle devait enfanter. » (Lc 2,6)

Jésus dirigeait tout, et ses parents commençaient à s'instruire de ses leçons. Il voulait donc naître pauvre, dans l'obscurité, dans la nuit, mais à Bethléem selon les prophéties !

La Vierge Marie ressentait par spasmes de plus en plus rapprochés, non les douleurs annonciatrices, mais des joies, des joies sublimes qui de ses entrailles rayonnaient jusqu'en son âme et qui l'attiraient vers la solitude pour mettre au monde Jésus, toute seule, comme elle l'avait conçu, dans l'adoration.

Ainsi Marie *« enfanta son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'ils manquaient de place dans la salle »* (Lc 2,7).

« Après un temps assez long d'extase, Marie appela doucement son époux et mit sur ses genoux, selon l'usage ancestral, sur ses genoux de père légitime, l'Enfant qu'elle lui donnait [...]. Un grand moment, Jésus ne fut qu'à eux, *“merces magna nimis”*, trop excessive récompense, tandis que la cour céleste descendait l'adorer, et vénérer pour la première fois ses parents de la terre. » (*LETTRÉ À MES AMIS* n°104, 19 mars 1962)

« La Vierge Marie est donc au sommet de l'allégresse, dans une sorte de vertige, d'extase perpétuelle : elle contemple, formé de sa propre chair, de son propre sang, le Visage de cet Enfant dont elle sait qu'il a déjà une conscience non pas d'homme, mais de Dieu. Elle plonge ses yeux dans les siens !

« Au Ciel, quand Jésus regarde son Père céleste, Il voit bien que tout son être dépend du Père céleste, qu'Il tire tout son être du Père céleste. Il est à égalité avec Lui et Il est dans l'adoration de son

Père. Si quelqu'un adore comme il faut quelqu'un, c'est le Fils quand Il adore son Père.

« Ensuite, en cette nuit de Noël, quand Il s'est tourné vers sa Mère pour la première fois, Il la regarde, et la met-Il au-dessous de Lui ? Il ne peut la mettre qu'au-dessus. Quand il dit : *“C'est ma Mère”*, Jésus, le Fils de Dieu, voit au-dessus de Lui, Il ne voit qu'une seule et même personne qui envahit tout son Ciel. Quand Il regarde son Père, au-dessus de Lui, Il voit sa Mère dans son Père. Cela produit une sorte d'intégration, d'entrée de la Vierge Marie dans le mystère de la Sainte Trinité, tellement que la Vierge Marie, ayant enfanté elle-même le Fils de Dieu, le Fils de Dieu reçoit ce don de la Vierge Marie comme de son Père. Il la voit toute unie au Père dans cette œuvre de l'Incarnation, à laquelle il doit sa vie terrestre vouée au rachat de l'humanité. Cela fait que la Vierge Marie se trouve très, très bien dans cette consubstantialité des Personnes divines, d'une certaine manière. Il n'y a que trois Personnes divines, mais il y a une personne plus divine qu'humaine, une femme créée par Dieu et qui est introduite dans le mystère de la Sainte Trinité au point d'en être toute divinisée, de mériter sous ce mode-là notre adoration. » (23 octobre 1993)

Nous comprenons donc que ceux qui ne croient pas à la Maternité Divine de la Sainte Vierge font un horrible outrage à l'Enfant-Jésus et donc au Cœur Immaculé de Marie !

« Le Cœur de saint Joseph quant à lui, brûlait d'amour pour la Vierge et le trésor qu'elle portait en elle. Il pouvait bien neiger ! Il était au comble de la joie quand il a couché l'Enfant dans la crèche [...]. Jésus regardait la Vierge Marie avec ses yeux tout neufs de Dieu fait homme avec une immense joie, un immense amour, car il était venu pour cela, pour être embrassé des hommes et les embrasser. Jésus commençait donc ses audiences. Et il commençait par la Vierge Marie, puis saint Joseph, puis les bergers, image des millions et des millions d'hommes. Il leur a tendu ses petits bras, comme plus tard, il les tendra sur la Croix pour nous appeler à lui : c'est le même amour, c'est la même joie, c'est la même victoire sur l'ennemi. Jésus était donc heureux. » (Sermon, 25 décembre 1980)

Or, *« il y avait dans la même région des bergers qui vivaient aux champs et gardaient leurs troupeaux durant les veilles de la nuit. L'Ange du Seigneur se tint près d'eux et la gloire du Seigneur les enveloppa de sa clarté ; et ils furent saisis d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit : “Soyez sans crainte, car voici que je vous annonce une grande joie, qui sera celle de tout le peuple : aujourd'hui vous est né un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la ville de David. Et ceci vous servira de signe :*

vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une crèche.” » (Lc 2,8-12)

C'est d'une simplicité incroyable. Moi, je suis ému, disait notre Père, parce qu'il y a trois minutes, c'est sa Maman toute seule qui l'a enveloppé de langes et couché dans une crèche. Ce sont les deux mouvements opérés par la Sainte Vierge que les anges ont vus, ont reçus en mémoire pour que ce soit le signe. Et cela veut dire : quel enfant merveilleux, allez voir plutôt sa Mère, vous regarderez sa Maman. C'est Elle qui l'a enveloppé de langes et couché dans une crèche. Donc le Signe, c'est Elle ! comme l'avait annoncé le prophète Isaïe au roi Achaz, sept cents ans auparavant : *« Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils, et Elle lui donnera le Nom d'Emmanuel. »* (Is 7, 14) (Sermon, 25 décembre 1997)

« Et soudain se joignit à l'ange une troupe nombreuse de l'armée céleste, qui louait Dieu, en disant :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux et sur la terre paix aux hommes objets de sa complaisance ! »

« Et il advint, quand les anges les eurent quittés pour le ciel, que les bergers se dirent entre eux : “Allons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître.” Ils vinrent donc en hâte et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans la crèche. Ayant vu, ils firent connaître ce qui leur avait été dit de cet enfant ; et tous ceux qui les entendirent furent étonnés de ce que leur disaient les bergers. Quant à Marie, elle conservait avec soin toutes ces choses, les méditant en son Cœur. Puis les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu, suivant ce qui leur avait été annoncé. » (Lc 2,13-20)

La récitation du chapelet n'est que la continuation de cette louange et glorification de ce que les bergers ont entendu des anges et vu, à l'unisson du Cœur Immaculé de Marie conservant avec soin toutes ces choses et les méditant avec amour.

PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE

Quatrième mystère joyeux, la Présentation de l'Enfant-Jésus au Temple de Jérusalem.

Huit jours après la Nativité, la Vierge Marie et saint Joseph montent de Bethléem à Jérusalem pour la circoncision de l'Enfant-Jésus ainsi que *« pour le présenter au Seigneur »* (Lc 2, 22) dans le Temple.

Ils n'ont pas eu à attendre le *« trente-troisième jour »* prévu par la loi de Moïse, à compter de la circoncision de l'enfant, pour la *« purification »* d'une mère relevant de ses couches. Parler de *« purification de la Sainte Vierge »* pour cet événement ne convient vraiment pas ! Rien ne justifiait un tel rite pour l'Immaculée, demeurée vierge avant, pendant et après le Divin Enfantement. Parce qu'il n'y a pas eu

d'effusion de sang, sinon celui de son Jésus le jour de la circoncision, Marie peut se rendre sans délai au sanctuaire desservi par les fils de Lévi, non pas pour SA purification, mais pour « *LEUR purification* », saint Luc tient à le préciser : « *Et lorsque furent accomplis les jours pour LEUR purification, selon la loi de Moïse, ils l'emmenèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.* » (Lc 2, 22)

« *Il est écrit dans la Loi du Seigneur : "Tout garçon premier né sera consacré au Seigneur".* » (Lc 2, 23) Et pour le racheter, les parents doivent « *offrir en sacrifice, suivant ce qui est dit dans la Loi du Seigneur : "un couple de tourterelles ou deux colombelles"* » (Lc 2, 24).

« Ils offrent un sacrifice. La Vierge Marie livre l'Enfant Jésus et quand on le lui a rendu, saint Joseph portait une petite cage à la main contenant soit deux tourterelles, soit deux colombelles.

« Ces petites colombelles sont sœurs, elles se ressemblent beaucoup, elles sont innocentes. Jésus et Marie, à ce moment-là, ce sont deux Cœurs qui se ressemblent, aussi innocents, aussi amoureux de Dieu seul. Une colombelle représente la Vierge Marie, qui s'est offerte pour être la *Servante du Seigneur*, la Mère du Serviteur souffrant, et l'autre colombelle représente Jésus, le Serviteur souffrant lui-même, dans son oblation à Dieu, pour signifier qu'Il est tout donné à Dieu.

« À ce moment-là, on voit le geste du prêtre ; il a pris les colombes et il les "balance", c'est le mot qui désigne le geste liturgique, il les balance devant Dieu, pour signifier que maintenant, on les donne à Dieu, c'est comme l'offertoire. À peine les a-t-il balancées, il les passe à un lévite qui a un couteau, qui leur tranche la gorge. Imaginez la Vierge Marie qui voit ces deux petits oiseaux innocents, ces deux petites tourterelles. Il leur coupe le cou, le sang gicle, il arrose l'autel, il jette les pauvres petites bêtes égorgées dans un feu où il y en a déjà. Un grésillement, le plumage brûle, avec beaucoup de bruit, la bête disparaît dans le feu.

« Quand on s'offre à Dieu, Dieu prend notre vie. Il fait couler le sang. Tous ces animaux de l'Ancien Testament, qui ont été immolés dans le désert, d'abord, puis dans ce Temple, n'avaient aucune valeur en eux-mêmes, mais dans le Ciel, Dieu pensait à son Fils bien-aimé qui, un jour, serait comme l'Agneau ou comme la colombelle, et Il pensait aussi à la Vierge Marie au pied de la Croix, figurée par l'autre colombelle, le Cœur transpercé. C'est la raison pour laquelle Dieu a voulu que Jésus et Marie miment tous ces rites de l'Ancien Testament.

« La Sainte Vierge et saint Joseph, en voyant griller dans le feu ces deux bêtes, pensent au genre

humain qui ne sera sauvé que par leur holocauste. » (sermon du 2 février 1992).

« Et voici qu'il y avait à Jérusalem un homme du nom de Siméon. Cet homme était juste et pieux ; il attendait la consolation d'Israël et l'Esprit-Saint reposait sur lui. Et il avait été divinement averti par l'Esprit-Saint qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il vint donc au Temple, poussé par l'Esprit, et quand les parents apportèrent le petit enfant Jésus pour accomplir les prescriptions de la Loi à son égard, il le reçut dans ses bras, bénit Dieu et dit :

« Maintenant, Souverain Maître, tu peux, selon ta parole, laisser ton serviteur s'en aller en paix ; car mes yeux ont vu ton salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples, lumière pour éclairer les nations et gloire de ton peuple Israël. »

« Son père et sa mère étaient dans l'étonnement de ce qui se disait de lui. Siméon les bénit et dit à Marie, sa mère : "Vois ! cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction, et toi-même, une épée te transpercera l'âme ! afin que se révèlent les pensées intimes de bien des cœurs." » (Lc 2, 25-35)

Dès ce moment, le vieillard Siméon parle à la Sainte Vierge de la Passion du Christ, de la contradiction qu'Il aura à souffrir de la part des méchants. Et se tournant soudain vers Elle, il lui annonce l'épreuve qu'Elle devra subir, le Sacrifice qu'il lui faudra offrir.

La Vierge Marie l'a su de toute éternité, puis elle l'a appris par les prophéties, en particulier du prophète Isaïe (chapitres 52 et 53), mais elle comprend que l'Heure est venue. Si elle a donné des colombes, des tourterelles en échange de la vie de son Enfant, elle sait très bien que ce sacrifice n'était qu'un *offertoire* en attente de la consommation du sacrifice de leurs cœurs transpercés par la lance et par le glaive de douleur.

Or, aujourd'hui, deux mille ans après, cette souffrance demeure encore, le Cœur Immaculé de Marie est toujours transpercé, parce que Dieu Notre-Seigneur est horriblement outragé par les hommes ingrats qui oublient, ou refusent de mettre toute leur espérance en cette Passion, en ces souffrances offertes par Amour pour nous, pour notre salut.

Cependant, en ce jour, Siméon bénit Dieu car le salut d'Israël va venir, et la Lumière va briller pour toutes les nations. C'est la délivrance du monde que cet Enfant et cette Femme apportent au Temple, c'est vrai, mais l'acte même, regardez-le, est un acte véritable de sacrifice, qui ne se fera pas sans une immolation de deux tourterelles, de deux innocents, de deux cœurs, le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie.

Frère Bruno de Jésus-Marie.

SAINTE ÉGLISE NOTRE MÈRE

LE GRAND PROJET DIVIN

« Une épouse qui t'aime, mon Fils, j'aimerais te donner.

Qui, grâce à toi, vivre avec nous puisse mériter

Et manger à la même table du même pain dont je me nourris,

Pour qu'elle connaisse les biens que j'ai en un tel Fils

Et que, de ta grâce et de ta vigueur, avec moi, elle s'éjouisse. »

Telles sont les paroles que saint Jean de la Croix prête à Dieu le Père dans son poème mystique du *ROMANCERO*, expliquant ainsi comment est né du cœur du Père le projet de donner à son Verbe une épouse tout habitée par leur Esprit commun.

Saint Jean de la Croix pensait à l'Église.

Quatre siècles plus tard, un autre docteur de l'Église applique ces paroles à la plus belle et la plus parfaite de toutes les créatures, LA VIERGE MARIE, vénérée de tradition immémoriale comme l'IMMACULÉE CONCEPTION, définie par Pie IX comme un dogme, en 1854, confirmée par la Vierge Marie elle-même à Bernadette en 1858 : « *JE SUIS l'Immaculée Conception.* »

« Une épouse qui t'aime, mon Fils, j'aimerais te donner. » De toute éternité, « *le Fils, dans le sein du Père, est dans une paix parfaite sans aucun désir, sans aucun trouble, parce qu'Il est la Parole même, subsistante et parfaite de la Sagesse du Père. Le Fils et le Père sont dans la joie à cause de leur Amour mutuel qui est l'Esprit-Saint. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne désirent rien d'autre que cette vie infiniment parfaite, sainte, heureuse et glorieuse de leur éternité.* »

Mais voilà que ces trois Personnes, dans une initiative d'amour inexplicable, jaillie du cœur, décident de donner vie à une créature : l'IMMACULÉE CONCEPTION, l'épouse que le Père veut donner à son Fils. « *Dieu pense à une épouse dont toute la nature la portera vers Lui dans un immense mouvement d'accueil, de tendresse, de chaleur. Elle sera sa servante, et Lui, dans sa grâce, l'élèvera jusqu'à faire d'elle son épouse.* » Elle sera donc tout amour. Or l'Amour est l'ESPRIT-SAINT. Elle sera donc l'habitable de cette troisième Personne de la Sainte Trinité.

« Qui, grâce à toi, vivre avec nous puisse mériter et manger à la même table du même pain dont je me nourris. » La Vierge, tout amour, va pour ainsi dire « manger le Verbe » s'incarnant dans son sein, en attendant de communier de la main des Apôtres lorsqu'ils célébreront l'Eucharistie après la Pentecôte.

Saint Jean de la Croix pense à l'Église nourrie de Jésus Eucharistie, qui n'est autre que le Verbe fait chair dans le sein de Marie.

C'est donc Elle qui commence à se nourrir de ce Pain du Ciel en le concevant dans son sein.

Or, pour préparer cette conception virginale, Dieu créa Adam et Ève.

En leur état de sainteté et de justice originel, nos premiers parents étaient homme et femme pour figurer ce que seraient la Vierge Marie et son Fils lorsque Celui-ci se serait incarné. L'amour mutuel d'Adam et Ève était donc le fruit de cet amour de Dieu pour l'Immaculée et devait les conduire à Lui rendre amour pour amour eux et leurs enfants, dans le sein de l'Église.

Tel était le projet de Dieu, magnifique. « *Un coup de maître !* » disait notre Père. Pour qu'il réussisse, il suffisait que nos premiers parents *obéissent* à Dieu comme leur Père.

LA FAUTE ORIGINELLE.

Mais voilà qu'Adam et Ève ont désobéi. Sur l'instigation de Satan, ils ont commis une faute abominable de rébellion contre Dieu. Cet événement du péché est considérable, horrible à la mesure des horribles suites qui en sortiront dans toute l'histoire du monde et dans chacune de nos vies. Il faut mesurer l'horreur du péché pour peser en contraste la Charité de Dieu qui, par la médiation salvatrice de l'Immaculée, va accepter d'assumer cette épouvantable insulte et se retenir de briser définitivement l'alliance originelle en laissant l'humanité dans son malheur terrestre et éternel. Au contraire, à cause de l'Immaculée qui était le fleuron de son œuvre et qui s'est interposée pour nous, notre Bon Dieu a décidé de tout restaurer, tout relever pour que son Fils puisse quand même s'incarner en Marie et par Elle, épouser l'humanité qu'Il rachètera, pour en faire son Église.

C'est pourquoi l'annonce même du châtement de nos premiers parents est accompagnée de la certitude d'un salut ; un fil d'or d'espérance va courir tout au long de l'Histoire sainte jusqu'à nous : « *Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien. Elle t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon.* » (Gn 3,15)

Dès lors, de la Genèse à l'Apocalypse, la Bible raconte le combat de cette Femme et de sa « semence », c'est-à-dire toute la famille que l'Immaculée a reçue de Jésus-Christ, contre le Serpent, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin. Dans cette lutte, le salut est de renaître enfant de Marie. Notre vocation est de revêtir la

nature et la condition même du Christ sauveur Fils de Marie dans une nouvelle Alliance sainte, plus parfaite encore que n'était la première alliance de Dieu avec Adam.

I. DIEU REPREND SON DESSEIN

Les suites de l'histoire humaine sont lamentables. Au point que Dieu « *se repent d'avoir fait l'homme* » (Gn 6,6), car sa déchéance est pour ainsi dire irrémédiable. Seule la fidélité surnaturelle d'un tout petit nombre de protégés de Dieu, qui ont suivi la bonne loi de leur conscience, empêche l'échec définitif du plan divin. Ainsi d'Abel (Gn 4,1-8), d'Hénok (Gn 5,21-24), et de Noé construisant son arche avant le déluge (Gn 7,7). Leurs histoires sont des annonces prophétiques mais lointaines de l'Église échappée par grâce à la corruption universelle du genre humain.

Et quand, à Babel, les hommes tentent de reconstruire l'unité de la famille humaine contre Lui, Dieu disperse cet effort de l'homme (Gn 11,9). Jusqu'à l'*APOCALYPSE*, dernier livre de l'Écriture, la Parole de Dieu définit l'Église par son opposition totale et surnaturelle à Babel, la Cité de Satan.

L'ALLIANCE AVEC ABRAHAM.

Dieu choisit Abraham, un Araméen nomade, et lui promet une descendance et un pays : la Terre de Canaan. Dieu l'arrache à son pays, ses traditions, son culte païen et, en récompense de sa foi, lui promet son Alliance éternelle. Abraham *obéit*. Rompant toutes ses attaches terrestres, il suit les voies migratoires de l'époque vers les gras pâturages pour paître les troupeaux... Mais il le fait sur l'ordre de Dieu qui lui a promis une postérité et une terre :

« *Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, je magnifierai ton nom ; sois une bénédiction ! Je bénirai ceux qui te béniront, je maudirai ceux qui te maudiront... C'est à ta postérité que je donnerai ce pays.* » (Gn 12,2-7)

Et Dieu tient sa promesse : Il conclut une alliance avec Abraham (Gn 15,18) et lui accorde la naissance miraculeuse d'un fils de qui doit lui venir sa postérité. Pourtant, quand il reçoit ensuite l'ordre divin de sacrifier ce fils unique, Isaac, Abraham n'hésite pas à *obéir*. Ce « *sacrifice d'Abraham* » annonce celui que Dieu a prévu pour racheter les péchés du monde entier : le sacrifice de Jésus, son propre Fils, Prêtre et Victime, Dieu fait homme, fondateur de l'Église à laquelle l'homme devra adhérer avec la même foi qu'Abraham pour être sauvé.

Dieu lui demande de marquer sa race par un signe visible qui la distinguera des autres : LA CIRCONCISION, figure du baptême à venir qui ne concernera plus la chair mais l'âme. En attendant, cette opération chirurgicale manifeste que ce peuple

est l'objet de la tendresse de Dieu. Il sera seul objet des bénédictions divines, non par ses mérites mais par pure miséricorde.

Peu à peu, Yahweh se révèle à son peuple, non pas en se montrant lui-même, mais en inspirant les patriarches, les rois, les prophètes. Ils ont quelque part à ses attributs, à son autorité, à son pouvoir de Père. C'est déjà la préfiguration de l'autorité hiérarchique que Dieu instituera dans son Église où, par fonction, le Pape et les évêques recevront de Dieu une grâce, un charisme, pour diriger l'Église.

Remarquez que c'est le contraire de ce que prétendra le Concile selon lequel *il y a d'abord le Peuple, et de ce Peuple donné tout constitué, tout illuminé, tout sanctifié, émane une hiérarchie*, par l'action directe, invisible et illimitée de l'Esprit-Saint ! Une telle pensée est tout à fait anti-biblique, comme le montre l'histoire de Moïse, le grand médiateur de son peuple.

L'ALLIANCE MOSAÏQUE.

Moïse a reçu la vocation de révéler à son peuple l'Existence de « *Je suis JE SUIS* » (Ex 3,14). Par la puissance de ce Nom, il délivre son peuple de l'esclavage de l'Égypte. Cette délivrance miraculeuse apparaît comme l'acte créateur du « peuple de Dieu » qui devient une société religieuse fondée sur la race et sur la foi en « *JE SUIS* ». Il transforme ce « *ramassis de gens* » (Nb 11,4) en une communauté nouvelle hiérarchisée : sur l'ordre de Dieu, Moïse établit un chef pour chacune des douze tribus, puis des chefs de milliers, de centaines, de cinquantaines et de dizaines (Ex 18,25).

Car ce peuple, Yahweh se l'est consacré par une alliance, par pur amour. Yahweh dit à Moïse : « *Tu déclareras aux enfants d'Israël : "Vous avez vu vous-mêmes ce que j'ai fait aux Égyptiens, et comment je vous ai emportés sur des ailes d'aigle et amenés près de moi. Maintenant, si vous écoutez ma voix et gardez mon alliance, je vous tiendrai pour mon bien propre parmi tous les peuples, car toute la terre est à moi. Je vous tiendrai pour un royaume de prêtres, une nation sainte."* » (Ex 19,3-6)

Et le peuple accepte cette alliance scellée dans le sang des taureaux : « *"Tout ce que Yahweh a dit, nous le ferons et nous y obéirons."* Moïse, ayant pris le sang, le répandit sur le peuple et dit : « *Ceci est le sang de l'Alliance que Yahweh a conclue avec vous moyennant toutes les clauses."* » (Ex 24,7-8)

Yahweh réserve aussi à son service la tribu de Lévi pour les sacrifices rituels (Exode 28 et 29). C'est l'ancêtre de notre clergé. Là non plus, n'en déplaie au Concile, ces prêtres ne sont pas choisis par le peuple pour être mis à son service mais, de par leur consécration, ils sont établis par Dieu au-dessus du peuple pour exercer leur médiation sacerdotale.

Yahweh donne également une Loi à Israël, chose nouvelle et unique puisque les hommes n'avaient jusque-là que leur conscience intime pour choisir le bien et rejeter le mal. Cette Loi extérieure forme en ce peuple une sorte d'âme commune capable de le faire vivre selon le bien, à l'étonnement des autres peuples : « *Il n'y a qu'un peuple sage et avisé, c'est cette grande nation !* » (Dt 4, 6)

Par mille interventions de sa Toute-Puissance, Yahweh convainc les Hébreux de la réalité formidable de sa Présence divine, agissante, et en laisse deviner quelque chose aux autres peuples, afin que les meilleurs croient et que les méchants tremblent.

Plus tard, Yahweh donne un roi à son peuple, David, roi aimé de Dieu, pieux, bon et juste, à qui il promet : « *Je maintiendrai après toi le lignage issu de tes entrailles et j'affermirai sa royauté et son trône subsistera à jamais.* » (2 S 7, 13) Plus tard, le souvenir de David laissera pressentir aux auteurs inspirés l'image du Messie qui doit venir de sa descendance : un Roi victorieux, doux et juste, Fils de Dieu et prêtre.

LA PURIFICATION DE L'ÉPOUSE.

Mais les Hébreux trahissent continuellement cette Alliance. Peuple « *à la nuque raide* » (Ex 32, 9 ; Ba 2, 30), ils s'enorgueillissent, réclament davantage, passent toute mesure. Dieu ne peut supporter cela : il ne faudrait tout de même pas que l'homme oublie qu'il n'est qu'une créature ! C'est pourquoi Dieu les châtie, mais au-delà de cette sévérité on découvre son Cœur, sa patience à supporter tant de révoltes, sa ténacité à maintenir ce grand projet auquel Israël fait toujours obstacle par ses rébellions, son infidélité, ses idolâtries.

Les prophètes compareront ces idolâtries aux adultères éhontés d'une femme qui a pourtant tout reçu de son Époux divin. Osée et Ézéchiél fustigeront les "prostitutions" d'Israël qui attirent la colère de Dieu et ils annonceront le châtement imminent : « *J'agirai envers toi comme tu as agi, toi qui as méprisé le serment jusqu'à violer une alliance.* » (Ez 16, 59)

Alors, le châtement annoncé tombe, implacable. L'Exil (586-538) paraît briser le beau projet de Dieu en révélant que les juifs sont indignes de l'Alliance et même qu'il n'existe pas vraiment de "peuple de Dieu" là où chacun suit sa voie égoïste sans se soucier de correspondre à son amour.

En réalité, cet exil entre encore dans le plan divin, car les prophètes l'avaient annoncé comme une purification de l'épouse adultère pour la faire revenir à son premier amour : « *C'est pourquoi je vais la séduire, je la conduirai au désert et je parlerai à son cœur [...]. Là, elle répondra comme aux jours de sa jeunesse, comme aux jours où elle montait du pays d'Égypte* », avait prédit Osée (2, 16-17). Quant à Ézéchiél, il annonçait un retour en grâce de la

créature pécheresse après son repentir : « *Mais moi, je me souviendrai de mon alliance avec toi au temps de ta jeunesse et j'établirai en ta faveur une alliance éternelle.* » (Ez 16, 60)

On voit bien à travers ces oracles que la religion est une affaire de cœur en vue d'une union avec notre Dieu ! C'est la seule chose qui compte pour le Bon Dieu, et donc cela explique qu'après cinquante ans d'un dur exil, en retrouvant une Jérusalem sous domination étrangère, spoliés de leurs biens, les fidèles yahwistes ne recouvreront pas leur prospérité d'autrefois, comme l'aurait fait attendre une interprétation charnelle des prophéties passées. D'abord parce que Dieu ne veut pas prendre le risque de soumettre Israël aux mêmes tentations, mais plus encore pour lui faire accomplir un progrès spirituel, toute la grandeur terrestre de ce peuple n'ayant été qu'une image des bienfaits spirituels dont son Dieu voulait le combler. Yahweh laisse donc le "petit reste" de son peuple dans cette condition humiliée, en lui laissant espérer une juste rétribution de sa fidélité. Il ne retrouvera pas non plus son roi, Dieu se réservant lui-même d'être le Bon Pasteur de son peuple (Ez 34, 11) jusqu'à la venue du Messie : « *Voici venir des jours - oracle de Yahweh - où je susciterai à David un germe juste ; un roi régnera et sera intelligent, exerçant dans le pays droit et justice.* » (Jr 23, 5)

Et de fait, dans l'attente d'une restauration complète de la grandeur d'Israël, en l'absence de prophètes et de chefs merveilleux, ces juifs de condition modeste, pieux et abaissés, vont comprendre que la communauté sainte est encore l'œuvre de l'amour de Dieu, animée par la vie culturelle autour du Temple et par une obéissance fervente à la Tôrah.

C'est dans ce retour au culte extérieur et intérieur envers Yahweh que les "pauvres" d'Israël, en hébreu *anawîm*, trouvent toute leur consolation, comme on le voit dans les psaumes. En particulier lorsqu'après la révolte victorieuse des Maccabées, les juifs se divisent en sectes et en partis. Les *anawîm*, petite communauté de fervents perdus dans un monde dépourvu d'esprit religieux, sceptique et jouisseur, a conscience de représenter le nouvel Israël, le vrai peuple de Dieu, le *petit reste* annoncé par les Prophètes, seul héritier des Promesses.

Le *CANTIQUE DES CANTIQUES* est l'une des plus belles expressions de cette aspiration profonde d'Israël à ce que Dieu se fasse homme pour qu'on le voie, qu'on l'entende, qu'on le touche et qu'on l'embrasse : l'Ancien Testament est tout tourné vers le Nouveau, tout l'élan prophétique de la Révélation est tourné vers l'Incarnation du Fils de Dieu :

« *Ah ! que ne m'es-tu un frère,
allaité au sein de ma mère !*

Te rencontrant dehors je pourrais t'embrasser... » (Ct 8, 1), s'exclame la bien-aimée dans le dernier poème.

II. L'INCARNATION DU MESSIE, FILS DE DIEU ET FILS DE MARIE

C'est exactement cette prière qu'exauce l'Annonciation, quand le Fils de Dieu s'incarne dans le sein de la Vierge Marie, Fille d'Abraham. Nous avons vu, en commençant, que le Bon Dieu était comme fiancé à l'Immaculée et que c'était à cause de son amour pour Elle qu'Il avait mis en branle toute l'œuvre de la création et de la rédemption. Donc, quand le moment solennel est venu de relever l'humanité de son état de corruption, quand son peuple est enfin prêt à recevoir cette révélation, il faut qu'Elle soit là, qu'Elle ait le rôle principal et que ce soit après Elle, par Elle, en Elle, que Dieu noue une nouvelle et éternelle Alliance.

Le Fils de Dieu épouse donc la nouvelle Ève, avec son consentement, et cela d'une façon absolument incomparable, divine, qui consiste à se faire son Enfant. C'est une union conjugale qui n'a jamais eu d'équivalent. Certes, il devient son Fils selon la chair, mais il est bien l'Époux car il garde en tout l'initiative, étant également son Créateur, son Maître, son Seigneur... caché dans son sein ! C'est l'union mystérieuse que prophétisa Jérémie : « *Une femme entourera un homme en elle.* » (31,22) Ils sont ainsi « *deux en une seule chair* », ce qui est bien la définition du mariage selon la Bible.

Les enfants de ce mariage mystique ne seront pas selon la chair, mais selon l'Esprit dont Elle est l'habitable transluce. Ce seront les membres bien disposés d'Israël puis, au-delà d'Israël, les âmes de bonne volonté qu'Il doit se rassembler comme en un seul Corps afin de le faire vivre de sa vie divine et de son Précieux Sang, donné par sa Mère. Nous assistons là au passage de l'Ancien au Nouveau Testament. C'est la plus grande mutation de notre histoire.

JEAN-BAPTISTE, AMI DE L'ÉPOUX.

Entrant dans sa vie publique, Jésus apparaît tout de suite comme l'Époux légitime. Il est désigné comme le Messie par son précurseur, le dernier et « *le plus grand des prophètes* » (Lc 7,28). C'était d'ailleurs la vocation de Jean-Baptiste de lui « *préparer un peuple bien disposé* » (Lc 1,17) en appelant les juifs à un baptême de conversion (Mt 3,5-6). Il désigne Jésus comme « *l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde* » (Jn 1,29), par quoi il fait référence à la prophétie d'Isaïe comparant le Messie à un agneau frappé pour le crime de son peuple (Is 53,7-8).

Non seulement Jean le désigne comme le Messie, mais Dieu lui-même authentifie la mission de Jésus par une théophanie le jour de son baptême (Mt 3,16-17). Dès lors, la transition de l'Ancien au Nouveau Testament se fait comme naturellement, et les disciples de Jean sont conduits à suivre Jésus, tout séduits qu'ils sont par sa divine

simplicité. Jean-Baptiste laisse éclater son allégresse messianique :

« *Un homme ne peut prétendre à rien qui ne lui soit donné du ciel. Vous-mêmes, vous m'êtes témoins que j'ai dit : "Je ne suis pas le Christ, mais je suis envoyé devant lui." Qui a l'épouse est l'époux ; mais l'ami de l'époux qui se tient là et qui l'entend, est ravi de joie à la voix de l'époux.* » (Jn 3,27-29)

C'est sous le "signe" de ces épousailles que Jésus ouvre sa vie publique.

« *Il y eut des noces à Cana de Galilée, et la mère de Jésus y était. Jésus aussi fut invité à ces noces, ainsi que ses disciples.*

« *Or il n'y avait plus de vin, car le vin des noces était épuisé. La mère de Jésus lui dit : "Ils n'ont pas de vin."*

« *Jésus lui dit : "Qu'y a-t-il entre vous et moi, Vous ai-je jamais rien refusé ? Mais mon heure n'est pas encore venue." Sa mère dit aux servants : "Tout ce qu'il vous dira, faites-le."* »

Comprenons que Marie est la Mère de la communauté messianique et sa médiatrice. Elle est là, présente, elle voit que le vin (de l'Ancien Testament) vient à manquer ; et dès qu'elle voit et parle à Jésus, nous sommes sûrs d'être exaucés. Les serviteurs qui, eux, symbolisent les prêtres de l'Ancien Testament, l'ont très bien compris et obéissent avec confiance.

« *Or il y avait là six jarres de pierre, destinées aux purifications des juifs, et contenant chacune deux ou trois mesures [environ 600 litres !].*

« *Jésus leur dit : "Remplissez d'eau ces jarres." Ils les remplirent jusqu'au bord. Il leur dit : "Puisse maintenant et portez-en au maître du repas." Ils lui en portèrent.* »

La nouvelle Alliance sera précisément un repas de noces, et, dans ce repas de noces, Jésus donnera son Sang Précieux à ces malheureux époux humains. Qui sont l'image de qui ? De Lui et d'Elle ! Unis indissolublement. Jésus est le nouvel Adam, Marie la nouvelle Ève. Voilà ce que nous fait comprendre saint Jean qui n'en perd pas une miette, ou plutôt, une goutte !

« *Lorsque le maître du repas eut goûté l'eau changée en vin – et il ne savait pas d'où venait ce vin, tandis que les servants le savaient, eux qui avaient puisé l'eau – le maître du repas appelle le marié et lui dit : "Tout homme sert d'abord le bon vin et, quand les gens sont ivres, le moins bon. Toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent !" »*

Le "maître du repas" est notre très chéri Père céleste, comme enivré Lui-même par le sacrifice de Jésus, excellent, parfait, et, à cause de cela, c'est toute l'humanité qui est réconciliée avec son Dieu.

« *Tel fut le premier des signes de Jésus, il l'accomplit à Cana de Galilée et il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui.* » Sa gloire, Il la manifestera

surtout quand son « *Heure* » sera enfin venue, l'Heure de laisser jaillir le Sang de son Sacré-Cœur pour l'amour de son Père, de sa Mère et le salut des pécheurs.

L'ENSEIGNEMENT DE JÉSUS.

Mais d'abord, il lui faut disposer les cœurs à jouir de ces grâces. En cela aussi Jésus agit à la manière de l'Époux, en Maître et Seigneur, séduisant les âmes pures.

Comme Yahweh accomplissait des merveilles pour Israël, il inaugure son ministère en opérant de nombreux miracles et proclame « *la Bonne Nouvelle du Royaume* ». Cette expression désigne l'attente d'Israël que les prophètes n'ont cessé d'annoncer et que Jean-Baptiste déclarait tout proche (Mt 3,2). Jésus enseigne avec une souveraine assurance qui frappe les foules « *car il parlait avec autorité* », dit saint Luc (4,32). « *Et non pas comme leurs scribes* », précise saint Matthieu. Sa Parole est neuve, et cependant elle est dans la droite ligne de l'Ancien Testament qu'elle porte à sa perfection : « *N'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir. Car je vous le dis, en vérité : avant que ne passent le ciel et la terre, pas un i, pas un point sur l'i, ne passera de la Loi, que tout ne soit réalisé.* » (Mt 5,17-18)

Son autorité, sa Sagesse lui viennent de son origine divine, comme il l'explique à Nicodème : « *En vérité, en vérité, je te le dis, nous parlons de ce que nous savons et nous attestons ce que nous avons vu ; mais vous n'accueillez pas notre témoignage.* » (Jn 3,11)

Avec la Samaritaine, une païenne ! Jésus est encore plus explicite : « *JE SUIS, moi qui te parle.* » (Jn 4,26) « *Il s'identifie par ce "JE SUIS", en grec "EGO EIMI", à YHWH, Dieu son Père.* »

« C'était se révéler le Messie, et plus que le Messie. Pour Jésus, c'était tout révéler de lui, absolument tout dire à cette rien-du-tout personnifiant à ses yeux sa vieille race pécheresse, Samarie, et au-delà le monde païen immense, ouvert mystérieusement à la "grâce de la Vérité", et prédestiné au salut qui devait jaillir bientôt de son flanc transpercé... » (BIBLE, ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE, t. II, p. 143)

Avec les foules, Jésus se montre un Époux tendre et miséricordieux. Son enseignement est plus progressif, car Il ne veut pas que son royaume soit entendu comme une prise de pouvoir temporel. Il l'affirmera à Pilate : « *Mon royaume n'est pas de ce monde.* » (Jn 18,36) S'il guérit les malades en quantité (Mt 4,24), ses miracles manifestent d'abord sa puissance sur le démon (Mc 1,27).

Chose inouïe, Il a aussi le pouvoir de remettre les péchés, œuvre de puissance surnaturelle, divine, dont on ne peut douter à cause des miracles.

« *On vient lui apporter un paralytique, soulevé par quatre hommes. Et comme ils ne pouvaient pas le lui*

présenter à cause de la foule, ils découvrirent la terrasse au-dessus de l'endroit où il se trouvait et, ayant creusé un trou, ils font descendre le grabat où gisait le paralytique. Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : "Mon enfant, tes péchés sont remis." »

« *Or, il y avait là, dans l'assistance, quelques scribes qui pensaient dans leurs cœurs : "Comment celui-là parle-t-il ainsi ? Il blasphème ! Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul ?"* »

« *Et aussitôt, percevant par son esprit qu'ils pensaient ainsi en eux-mêmes, Jésus leur dit : "Pourquoi de telles pensées dans vos cœurs ? Quel est le plus facile, de dire à un paralytique : 'Tes péchés sont remis', ou de dire : 'Lève-toi, prends ton grabat et marche ?' Eh bien ! Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre, je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton grabat et va-t'en chez toi."* »

« *Il se leva et aussitôt, prenant son grabat, il sortit devant tout le monde, de sorte que tous étaient stupéfaits et glorifiaient Dieu en disant : "Jamais nous n'avons rien vu de pareil."* » (Mc 2,3-12)

Jésus ne peut mieux prouver son autorité divine ! Quand Il fondera son Église et lui léguera en partie ses pouvoirs, on ne pourra aucunement contester sa légitimité à elle ni son origine céleste. Ni, surtout, sa puissance de sanctification des âmes.

De quoi parle-t-Il à cette foule assoiffée de l'entendre ? Du « *Royaume de Dieu* » qu'Il vient fonder. Il en donne la Charte sur « *la montagne* » (Mt 5,1), comme Moïse, annonçant la Loi de Dieu sur le Sinaï. Il forme, au milieu du peuple ancien, un peuple nouveau sur le modèle... de sa propre Mère ! C'est le discours inaugural des "béatitudes" qui sont un portrait du Cœur Immaculé de Marie !

« *Bienheureux les pauvres* » car, possédant le Royaume de Dieu, ils deviendront les enfants de « *son humble servante* » (Lc 1,48). « *Bienheureux les doux, ils posséderont la terre* », comme Marie le jour du recouvrement au Temple lorsqu'Elle retrouva son Fils après lui avoir fait un doux reproche. « *Bienheureux les cœurs purs* », ceux qui ressemblent au Cœur Immaculé de Marie. « *Bienheureux* » dès maintenant parce que vous êtes membres du Royaume, vous possédez l'espérance certaine de la béatitude à venir. En fait, le Royaume, c'est d'être avec Jésus et Marie ici-bas et dans le Ciel.

Qui sont ces bienheureux ? Jésus l'expliquera plus tard : ce sont ceux que le Père attire (Jn 6,44), mais on peut déjà les distinguer dans leur condition actuelle par leur petitesse, leur humilité physique et matérielle qui les prédispose à s'ouvrir au Royaume, tandis que les riches ont toutes les malchances de passer à côté des biens spirituels. C'est pour ce royaume que depuis, de siècle en siècle, les chrétiens se sont dépossédés de leurs richesses, se sont liés par des vœux d'obéissance coûteux, sacrifiant leur nature pour être les heureux du Royaume, se sont

voués à la chasteté pour être purs, parce que les purs verront Dieu, et seront persécutés à cause du Christ, ce qui est bien le sceau de leur appartenance au Royaume.

Parce qu'Il est l'Époux, Jésus délivre ces *anawim* du matérialisme des sadducéens : « *Malheur à vous, les riches ! Malheur à vous, les repus ! vous qui riez !* » Et de l'autorité aussi usurpée qu'écrasante des scribes, des légistes et des pharisiens : « *Les disciples de Jean et les pharisiens étaient en train de jeûner* [cela se voyait !], *et on vient lui dire : "Pourquoi les disciples de Jean et les disciples des pharisiens jeûnent-ils, et tes disciples ne jeûnent-ils pas ?" Jésus leur dit : "Les compagnons de l'époux peuvent-ils jeûner pendant que l'époux est avec eux ? Tant qu'ils ont l'époux avec eux, ils ne peuvent pas jeûner. Mais viendront des jours où l'époux leur sera enlevé ; et alors ils jeûneront en ce jour-là."* »

En attendant, « *soyez parfaits comme votre Père Céleste est parfait* ». Comment ? C'est impossible ! Ce sera le plus grand miracle de Notre-Seigneur de le rendre possible par la grâce qui jaillira de son Cœur, sur la Croix (Mt 5,20-48). Jésus fait de la religion un amour, amour du prochain et « *de ton Père qui te voit dans le secret* » (Mt 6,6).

C'est ainsi que Jésus conquiert les cœurs. L'Évangile est plein de ces rencontres décisives de Jésus avec des âmes bien disposées qui se convertissent et décident de changer de vie en Le suivant : Marie-Madeleine, Matthieu, l'hémorroïsse, et tant d'autres qui ont conquis ce Royaume, par un mystère de prédestination que saint Jean souligne dans son Évangile (Jn 6,37-40) :

« *"Tout ce que le Père me donne viendra à moi, et celui qui vient à moi je ne le jetterai pas dehors ; car je suis descendu du Ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or c'est la volonté de Celui qui m'a envoyé que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour."* »

« Telle est donc l'Œuvre de Dieu annoncée ici pour la première fois et combien mystérieuse ! commente notre Père [...]. Ce don que le Père fait au Fils, des âmes qu'Il le charge d'évangéliser, c'est tellement nouveau pour les juifs ! Cette attention spéciale à chaque personne, dont dépend leur salut, à condition qu'elles y consentent et se laissent conduire au Fils par le Père et au Père par le Fils, Jésus, à l'évoquer, paraît ému, ravi, impressionné par la grandeur de sa mission et... de sa responsabilité : « *Oui, telle est la volonté de mon Père, que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.* » » (BIBLE, ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE, t. II, p. 147)

FORMATION DES APÔTRES.

Par la semence qu'il jette dans ces cœurs dociles, Jésus se prépare une épouse accueillante, coopérante, consentante. Mais il lui faut aussi des collaborateurs

pour moissonner ce qu'il aura semé dans les larmes et dans son Sang rédempteur (cf. Jn 4,37-38), et pour semer à leur tour le bon grain de sa Parole.

Jésus les a choisis juste avant le Sermon sur la montagne : « *Or il advint, en ces jours-là, qu'il s'en alla dans la montagne pour prier, et il passait toute la nuit à prier Dieu.* » Jésus prie toute la nuit parce qu'il va fonder la grande œuvre de son Père.

« *Lorsqu'il fit jour, il appela ses disciples et il en choisit douze, qu'il nomma apôtres* », dit saint Luc (6, 12-13). Apôtre, du grec *apostolos*, signifie « *envoyé* ». Pourquoi douze ? À cause des douze fils de Jacob de qui descendirent les douze tribus d'Israël qui se partagèrent la Terre sainte.

Au début, ils suivent la foule et écoutent simplement l'enseignement du Seigneur. Ils admirent les miracles qui montrent sa puissance et ils en sont enthousiastes. En fait, ces miracles sont déjà pour eux une pédagogie dont ils tireront tout le fruit après la Pentecôte, car ce sont des allégories du Royaume à venir : Jésus mime avec ses Apôtres ce que sera la vie de l'Église.

La BARQUE DE PIERRE dans la tempête représente l'Église avec les évêques, successeurs des Apôtres, et le Pape, successeur de Pierre, qui lutteront contre les agitations du monde soulevé par les démons. Et Jésus dort... Il l'a fait exprès, croyez-le bien ! Et deux mille ans après, nous comprenons ce que ça voulait dire... nous le vivons !

La MARCHÉ SUR LES EAUX de saint Pierre dont la foi est encore vacillante est une allégorie transparente de la foi chancelante de l'Église qui enfonce dans l'océan du monde quand elle prétend s'y ouvrir. Mais Jésus est là pour assister le Pape de son Esprit. D'où l'appel à son infailibilité, qui est un appel au secours adressé à Jésus, pour qu'il tende la main au Pape !

Au contraire, LA PÊCHE MIRACULEUSE montre les fruits que portera l'Église quand elle sera fidèle aux ordres du Seigneur.

Mais la grande allégorie est le miracle de LA MULTIPLICATION DES PAINS, où Jésus manifeste son infinie pitié pour le peuple pauvre, pour les affamés, et annonce le banquet eucharistique.

Les Apôtres entendent également Notre-Seigneur leur parler du Royaume en parabole, c'est-à-dire par des comparaisons avec des scènes de la vie quotidienne. Contrairement à saint Jean-Baptiste qui annonçait l'instauration soudaine et manifeste du Royaume, Jésus donne une profondeur au développement du Royaume. D'abord instauré d'une manière cachée, il grandira lentement jusqu'à s'épanouir en puissance.

La PARABOLE DU SEMEUR (Mt 13,3-23) est un démenti à l'idée selon laquelle il suffit d'être juif pour être membre du Royaume, quelles que soient

les dispositions intérieures. Encore faut-il porter du fruit !

Par la parabole du GRAIN QUI Pousse tout seul (Mc 4,26-29), Jésus fait comprendre que le royaume de Dieu est une grâce divine qui produit son effet, *ex opere operato*, par la seule force de la Parole de Dieu.

Cette graine germe, grandit, et devient comme un arbre « *et il pousse de grandes branches, au point que les oiseaux du ciel peuvent s'abriter sous son ombre* » (Mc 4,32). Ainsi de l'Église où tout le monde viendra se réfugier, trouver nourriture, ombre protectrice et joie.

Avec pour unique but le Ciel : « *Le royaume des Cieux est encore semblable à un filet qu'on jette en mer et qui ramène toutes sortes de choses. Quand il est plein, les pêcheurs le tirent sur le rivage, puis ils s'assoient, recueillent dans des paniers ce qu'il y a de bon, et rejettent ce qui ne vaut rien.* »

Selon la Loi, il y a des poissons qui sont "purs", ceux qui ont des écailles ; on peut en manger. Ceux qui sont sans écailles sont "impurs". Ceux-là, on les rejette à la mer.

« *Ainsi en sera-t-il à la fin du monde : les anges se présenteront et sépareront les méchants d'entre les justes pour les jeter dans la fournaise ardente : là seront les pleurs et les grincements de dents.* » (Mt 13,47-50) Avertissement pathétique. Comment douter de l'existence de l'enfer et de la nécessité d'y échapper à tout prix !

LA CONFESSION DE SAINT PIERRE : PRÉPARATION DE L'ÉGLISE

Pendant que Jésus prêche, les foules sont suspendues à ses lèvres. Mais après le discours sur le Pain de vie, comprenant que Jésus n'est pas là pour satisfaire leurs désirs humains, « *beaucoup de ses disciples dirent : "Elle est dure cette parole ! Qui peut l'écouter ?"...* Dès lors, beaucoup de ses disciples se retirèrent, et ils n'allaient plus avec lui. » (Jn 6,60-66) Les Apôtres eux-mêmes l'auraient abandonné si saint Pierre ne les avait retenus. Jésus va donc s'occuper d'eux tout spécialement et leur donner une connaissance plus intime du mystère de la Rédemption. Il leur explique certaines paraboles (Mc 4,11) et fait comprendre à ces pêcheurs sans instruction qu'ils remplaceront les autorités officielles déjà considérées par Lui comme étrangères au Royaume.

C'est à ce moment-là que JÉSUS CHOISIT LA PIERRE DE FONDATION SUR LAQUELLE IL FONDERA SON ÉGLISE. Après avoir prié en leur présence, nous dit saint Luc (9,18), « *Jésus posa à ses disciples cette question : "Au dire des gens, qu'est le Fils de l'homme ?" Ils dirent :*

« *Pour les uns, Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou quelqu'un des prophètes.* »

– « *Mais pour vous, leur dit-il, qui suis-je ?* »

« *Simon Pierre répondit :*

« *"Tu es le Christ, le Fils de Dieu Vivant."* »

– « *Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, car cette révélation t'est venue, non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les Cieux. Eh bien ! moi je te dis : Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et les Portes de l'Hadès ne tiendront pas contre elle.* » » (Mt 16,13-18)

Le mot "Église" est employé ici pour la première fois, on ne le trouve d'ailleurs que deux fois dans l'Évangile (Mt 18,17). "Église" est le nom du nouveau « Royaume » dont Pierre détiendra « les clefs ». Le terme biblique correspondant, *qahal*, « assemblée », désignait la communauté du peuple élu dans le désert (Dt 4,10). Ainsi donc, ce royaume des Cieux sera bâti sur Pierre, déjà considéré par Notre-Seigneur comme son successeur, et ce Royaume-là ne s'écroulera jamais.

« *Je te donnerai les clefs du royaume des Cieux. Quoi que tu lies sur la terre, ce sera tenu dans les Cieux pour lié, et quoi que tu délies sur la terre, ce sera tenu dans les Cieux pour délié.* » (Mt 16,19)

Dans ce "testament", Jésus transfère son autorité à Pierre et à ses successeurs, dotée d'une infaillibilité doctrinale ainsi que d'une souveraineté dans la pastorale et la discipline : « *"Tu lieras" : Toutes les sentences de condamnation, interdits, suspenses ou excommunications, toutes les livraisons au bras temporel et même toutes les morts physiques que décidera Pierre, sont contenues là dans cette promesse de Jésus et seront reçues dans le Ciel pour paroles divines. Tous les pardons, toutes les réconciliations qu'il fera seront également enregistrés dans le Ciel. C'est Dieu, c'est le Christ qui parlera par ton ministère à toi, Pierre.* » (sermon du 3 juillet 1988)

Dès lors, les Apôtres considéreront toujours saint Pierre comme leur chef. Même après son reniement qui est déjà en germe dans les réprimandes de Pierre à Jésus quand Il prédit sa mort à Jérusalem.

« *À Dieu ne plaise, Seigneur, il n'en sera pas ainsi !*

– Arrière de moi, Satan, tu m'es un scandale, car tes sentiments ne sont pas ceux de Dieu, mais ceux des hommes. » (Mt 16,22-23)

C'est assez dire que Pierre n'est pas infaillible en toute et chacune de ses paroles, mais en celles qui lui sont révélées de Dieu. Dans cette mesure, Pierre ne fera qu'un avec son Maître. C'est ce que Jésus souligne au moment de payer l'impôt que réclament les collecteurs du Temple : « *"Va à la mer, dit-il à Pierre, jette l'hameçon, saisis le premier poisson qui montera, et ouvre-lui la bouche : tu y trouveras un statère ; prends-le et donne-le-leur, pour moi et pour toi."* » (Mt 17,25-27)

Par la suite, l'enseignement de Jésus sera plus tragique, car si le royaume des Cieux va être effectivement instauré sur terre, ce n'en sera pas moins un royaume de souffrance et de mort :

« *N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive.... Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi.* » (Mt 10, 34 et 37) « *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive.* » (Mc 8,34)

Jésus formule aussi des règles de vie pour ce grand Corps mystique qu'il va bientôt engendrer. Il sait bien qu'il en faudra au moment de l'évangélisation du monde :

« *Tous ceux qui ne sont pas contre nous sont avec nous !* » (Mc 9,40) Il s'agit de tous les braves gens « *qui s'approchent de Dieu* ».

Il n'en reste pas moins que « *tous ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi* » (Mt 12,30). Il n'y a pas de milieu ! Voilà pour les frontières de l'Église et ses rapports avec le monde extérieur.

À l'intérieur, la charité est la grande loi de la vie commune dont la règle d'or est le pardon mutuel pour obtenir soi-même miséricorde (Mt 6,12). Le pire manquement à cette charité, c'est d'ébranler la foi de son frère par son mauvais exemple ou par ses paroles (Mt 18,6-7). La correction fraternelle en est le remède :

« *Si ton frère a quelque chose contre toi, va, explique-toi avec lui. S'il refuse de s'expliquer avec toi, prends deux ou trois témoins, expliquez-vous. Et si les deux ou trois témoins ne suffisent pas, préviens l'Église.* » Et si le « *frère* » en question est le Pape ? La règle s'impose encore plus ! Telle fut « la grande affaire de la vie » de notre Père, « *évangélique* » s'il en fut !

Enfin, Jésus dévoile à ses Apôtres une partie de l'avenir pour qu'ils prennent courage face aux persécutions qui fondront sur l'Église à cause de Lui et de son Évangile. Il prédit la ruine du Temple et donc la fin définitive de l'ancienne alliance qui ne portera plus que des fruits de mort. Il annonce pour la fin du monde des jours d'apostasie, de désorientation diabolique qui ne devront pas faire vaciller ses disciples (Mc 13,14) mais les trouver pleins d'espérance : « *Quand cela commencera d'arriver, redressez-vous et relevez la tête, parce que votre délivrance est proche.* » (Lc 21,28) « *Veillez donc et priez en tout temps, afin d'avoir la force d'échapper à tout ce qui doit arriver, et de vous tenir debout devant le Fils de l'homme.* » (Lc 21,36) « *Et ce que je vous dis à vous, je le dis à tous [à nous tous !] : veillez !* » (Mc 13,37)

Voilà ! la préparation de l'Église est faite. Après qu'Il a mené les plus vives polémiques contre ses ennemis qui ne sont que des loups rapaces, Jésus se livre à ses persécuteurs pour achever son œuvre par le martyre, le don total, le sacrifice expiatoire d'un Dieu fait homme et venu mourir pour rendre aux hommes la vie.

JÉSUS INSTITUTE L'EUCCHARISTIE ET L'ORDRE.

Or, le Mardi saint, Jésus anticipe ce sacrifice au cours de la Cène et il institue le mémorial de la nouvelle Alliance scellée dans son propre Sang. Pourquoi cette anticipation ? Jésus aurait pu instituer ce sacrement après sa résurrection ! Oui, mais nous retrouvons ici le grand dessein de Dieu qui est de ramener sa créature à Lui pour ne faire qu'un avec elle. En anticipant l'heure de son sacrifice, Jésus montre qu'il est pressé d'aller à la Croix mais que ce sacrifice a pour but ultime de se donner en nourriture à son épouse. Dans son grand désir, il avance l'institution de l'Eucharistie, avant même la Croix qui en sera la source et le mérite, et il ordonne ses Apôtres comme prêtres de la Nouvelle Alliance en disant : « *Faites ceci en mémoire de moi* » (Lc 22,19), c'est-à-dire : « *Renouvelez sans cesse sur l'autel ce sacrifice à mon Père pour le salut du monde et pour que je puisse me donner à chaque âme en communion.* »

LE SACRIFICE DU CALVAIRE.

L'autel du Sacrifice, c'est la Croix du Vendredi saint, auprès de laquelle se tient Marie, la Mère de Jésus (Jn 19,25), comme dans la vision de Tuy !

Parce que sur le Calvaire, la Vierge est unie à Jésus crucifié comme jamais épouse n'a été unie à son époux, ce sacrifice saint qu'elle accepte dans tout son corps, son Cœur, son esprit, est leur œuvre commune, comme le montre d'ailleurs saint Jean dans son Évangile (19,26). C'est une œuvre d'amour incomparable entre le Fils de Dieu et l'Immaculée Conception, l'humble et compatissante Vierge Marie, dont il avait fait sa Mère en vue de ces épousailles mystiques, accomplies dans la douleur en réparation du péché d'Ève.

Des épousailles du nouvel Adam et de sa nouvelle Ève qui s'entend interpeller doucement du nom de « *Femme* » naît une humanité rachetée, sanctifiée, élevée à la vie divine, au prix du Précieux Sang versé sur la Croix. Elle devient véritablement le sein fécond qui va engendrer toutes les générations de chrétiens. Elle est donc la personnification de l'Église, notre Mère.

Désormais, l'Église est fondée dans le Cœur de la Vierge Marie, transpercé d'un glaive de douleur. Elle est libérée du joug des juifs. Elle est sortie de la Synagogue. Emportant dans son Cœur Immaculé tout le trésor de la Révélation et des mérites de l'Histoire sainte, Marie, Fille d'Abraham et de David, transmet tout l'héritage à saint Jean et, de proche en proche à l'Église. C'est par elle que passe toute la richesse que Dieu a accumulée depuis l'origine du monde. La Vierge Marie, comme une mère féconde et généreuse allaitant ses enfants, va nourrir l'Église de cette richesse. À l'heure même où le Christ a achevé sa course, elle, pour ainsi dire, s'élance dans

la sienne de médiatrice universelle. C'est ce que Jésus signifie lorsqu'il dit que *« tout est consommé »*.

Après quoi il ne lui reste plus qu'à *« remettre l'Esprit »*, expression que saint Jean réemploie lorsqu'il fait le récit de l'apparition de Jésus soufflant sur ses Apôtres au matin de Pâque. L'Esprit-Saint qui leur est transmis leur donnera la puissance d'être les gouverneurs et régents de l'Église. Si l'Église est fondée, c'est parce que le Christ a mérité par sa mort salvatrice de nous donner son Esprit-Saint. L'Église ne vit que par l'Esprit-Saint du Christ.

Cependant, Jésus avait dit à ses Apôtres : *« Je ne vous laisse pas orphelins. »* (Jn 14,18). Il nous a donné la Vierge Marie pour Mère avant d'expirer. Jésus, mort, va ressusciter bientôt, puis Il remontera vers son Père au Ciel. Mais Marie est là, médiatrice. À sa prière l'Esprit-Saint descendra en tempête sur les Apôtres pour enfin donner vie à l'Église, innombrable progéniture des enfants de Marie, humanité nouvelle sauvée et sanctifiée.

LA VIERGE MARIE, MÉDIATRICE DE LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT AU JOUR DE LA PENTECÔTE.

C'est ainsi que commence la « nouvelle et éternelle Alliance ». Par le mariage personnel du Fils de Dieu avec la Vierge Marie, sa Divine Mère.

Au jour de la Pentecôte, la Vierge Marie est là, au milieu des Apôtres, mais formant à Elle seule un ordre à part, ce qui est souligné par saint Luc : *« Tous d'un même cœur étaient assidus à la prière avec quelques femmes, ET Marie mère de Jésus... »* (Ac 1,14). Elle est l'âme de cette communauté et c'est à sa prière que descend sur les Apôtres l'Esprit-Saint sous forme de langues de feu et ils commencent à parler en d'autres langues. Désormais, l'humanité rachetée n'est plus une humanité simple, "laïque", ce n'est plus un rassemblement d'hommes quelconques, comme était encore le peuple élu de l'ancienne alliance, mais ce sont des êtres qui ont tous en commun l'Esprit-Saint. Ils constituent l'Église qui doit vivre à la manière de l'épouse du Christ. La Vierge Marie est au milieu de cette communauté, parce qu'Elle a vécu d'avance le cycle des épousailles jusqu'à la consommation de l'union. Avec la Pentecôte, l'Église entre à son tour dans cette carrière d'épouse. C'est tellement vrai que saint Luc le souligne lui-même par des parallèles littéraires constants entre son récit de l'Annonciation et de la Visitation qui sont le départ de la "course" de la Vierge Marie d'une part, et son récit des événements de la Pentecôte d'autre part. **DONC, PREMIÈRE CONCLUSION :** Si l'Église a pour modèle ultime et idéal de perfection la Vierge Marie, si la Vierge Marie est la médiatrice de toute grâce, il faut bien que le peuple de Dieu qui forme l'Église se mette à l'école de l'Immaculée, surtout quand Celle-ci descend du Ciel pour dévoiler la volonté de Dieu ! comme ce fut le cas à Fatima, le siècle dernier.

DEUXIÈMEMENT, jusque-là, nous avons vu le projet de Dieu sans cesse contrarié par l'infidélité des hommes. Mais avec le sacrifice rédempteur du Christ, la grâce a jailli et elle transforme l'humanité. C'est le grand dessein de Dieu qui se réalise : les épousailles de Dieu et de l'humanité rachetée. Mais cela se fait selon une hiérarchie, une structure que Jésus a préparée et dont Pierre et les apôtres sont les piliers.

– Il y a les Apôtres, puis leurs successeurs, qui s'élancent à la conquête du monde. Ils ont reçu l'Esprit-Saint d'une manière spéciale, sous forme de langue de feu, c'est-à-dire avec l'ardeur missionnaire. Ils partent à la conquête du monde avec le pouvoir de l'Époux, c'est-à-dire avec l'initiative, le pouvoir, la force de Jésus. En cela, l'Église est Jésus répandu et communiqué.

C'est dire que par l'invention de cette institution, Jésus a trouvé le moyen de se prolonger dans l'espace et dans le temps, si l'on peut dire, de se faire connaître partout et en tous lieux, sans pour autant enlever le mérite de la foi aux croyants.

– En vis-à-vis, à l'écoute de cette Église enseignante, il y a le peuple de Dieu, le peuple des fidèles. Ce sont les juifs de l'ancienne alliance, puis les gens, *gentes*, les nations, et enfin tous les hommes libres, esclaves, hommes et femmes. Il n'y a plus de différence, dira saint Paul, car tout ce monde-là, qui accueille la Parole de Dieu et la met en pratique, c'est l'Église enseignée, l'épouse consentante, coopérante et ainsi revivifiée, recrée, transformée, sanctifiée, fécondée. De ce point de vue, on pourrait dire que l'Église, c'est la Vierge Marie répandue et communiquée.

La nouveauté se manifeste dans le discours de saint Pierre et dans la réaction de la foule qui, sous l'action de l'Esprit-Saint, en a le cœur transpercé (Ac 2,37). Ce que Jésus n'avait pas réussi à faire, parce qu'Il n'avait pas encore *« remis l'Esprit »* (Jn 19,30), Pierre le fait en un instant par la puissance de l'Esprit. C'est pourquoi vouloir une Église démocratique, renverser la pyramide hiérarchique de l'Église comme l'a fait Vatican II, c'est le péché contre l'Esprit, contre la constitution divine de l'Église.

TROISIÈME ET DERNIÈRE REMARQUE : Nous avons admiré ce que Dieu fait en grand pour son Fils, son union avec l'immense Église dont nous ne sommes, chacun d'entre nous qu'une cellule, un rien du tout. Mais en même temps, ce n'est pas pour autant un collectivisme, nous ne sommes pas comme des fourmis dans une fourmilière. Car Il appelle aussi chacune de nos âmes à vivre cette union mystique comme une intime épouse. Jésus peut être tout à tous. Il peut être un Époux dont l'amour est exclusif pour chacune de ces milliards d'âmes baptisées qui composent l'Église si elles le veulent. Mystère !... que nous tâcherons de mieux comprendre dans la prochaine conférence... afin d'en vivre en toute vérité...

(père Bruno de Jésus-Marie.

EN ROUTE VERS NOTRE-DAME !

« Ah ! si je pouvais mettre dans tous les cœurs le feu que j'ai là, dans ma poitrine, et qui me brûle et me fait tant aimer le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie ! »

(sainte Jacinthe de Fatima)

À l'appel de frère Bruno de Jésus-Marie, nos phalangistes se mobilisent pour multiplier les pèlerinages de dévotion réparatrice. L'objectif de cette "opération spéciale", aux allures de Croisade eucharistique et mariale, est de répandre partout dans nos sanctuaires, dont la France est si riche, le feu de la petite "dévotion réparatrice", demandée par Notre-Dame à Fatima et à Pontevedra. Nous commençons ici une chronique, qui sera alimentée chaque mois par le récit de ces pèlerinages.

En France, il est bien connu que *« tous les chemins mènent à Marie »*. Pour donner corps à l'article sur Notre-Dame du Grand Retour, paru le mois dernier, nous avons commencé par aller la vénérer dans son sanctuaire de Boulogne-sur-mer, l'un des plus anciens de la Chrétienté, où nous fûmes accueillis par nos amis et par les membres d'une Association se dévouant au service de ceux qui s'en vont *« servir Dieu et ses saints »*, comme on dit dans le Nord.

SAINTE GODELEINE EN BOULONNAIS

C'est au fond d'un vallon solitaire, sous un chaud soleil automnal illuminant la petite chapelle de sainte Godeleine, – dans les Flandres, on dit : Godelieve, *« celle que Dieu chérit »* –, que se rejoignirent un bon groupe de nos familles, environ quatre-vingts marcheurs de tous âges, pour débiter notre pèlerinage. Qu'elle est attachante cette petite sainte de chez nous, devenue la sainte patronne de la Flandre, qu'on représente tenant en main quatre couronnes ! Frère Edward, qui est un peu son protégé, nous donna l'explication de ces couronnes.

Née au milieu du onzième siècle, Godeleine était la fille du porte-oriflamme du comte de Boulogne, et fut formée à la sainte dévotion et aux œuvres de miséricorde par la bonne comtesse Ide. Demandée en mariage par un vassal du comte de Flandre, nommé Berthulf, elle quitta son pays pour Ghistel. Mais le soir du mariage, son époux, monté contre elle par une mère jalouse, la repoussa et commença à la haïr. Après la couronne des vierges et celle des épousailles, Godeleine reçut celle de l'épouse abandonnée.

Objet de persécutions continuelles, elle témoignait cependant d'une héroïque patience, d'une sérénité et d'une admirable bienveillance envers tous, amis comme ennemis. Après un bref retour à la maison familiale, dans quel état ! elle fut reprise par son farouche mari et, sur l'ordre de celui-ci, étranglée par deux valets, recevant alors la couronne du martyr. Mais tout de suite après sa mort, elle commença à faire des miracles, jusqu'à convertir Berthulf qui s'était remarié, et guérir miraculeusement Édith, la fille du second mariage, qui édifia un monastère au lieu même du martyr. Ce monastère existe encore aujourd'hui, près d'Ostende, et une source miraculeuse y répand d'innombrables bienfaits, tout comme dans la chapelle de Wierre-Effroy en Boulonnais, là où Godeleine planta sa quenouille avant de partir.

Si le nom de Godeleine a été rayé du calendrier propre du diocèse d'Arras après le concile Vatican II (!), son culte populaire subsiste, nous l'avons priée d'intercéder en faveur de nos patries infidèles et de conduire



notre pèlerinage. La grande leçon que nous laisse cette sainte est de répondre aux injures par la bonté, de chercher toujours dans l'amour de Dieu la consolation aux épreuves présentes, et se dévouer sans compter au soin des pauvres, au secours des persécutés et à la consolation des affligés. Vocation d'une admirable fécondité surnaturelle, comme notre Père le rappelait en donnant l'habit à notre mère Godelieve de l'Eucharistie :

« Une longue persévérance et une longue fidélité obtiendront de Dieu le salut de l'Église. Nous connaissons des jours difficiles, notre vocation est marquée du signe de cette épreuve, mais un jour viendra où, tel ce couvent de Ghistel, de nombreux monastères et couvents seront de nouveau bâtis pour la restauration de l'Église et son élan missionnaire. » (15 avril 1974)

Une marche de quinze kilomètres en récitant et chantant le Rosaire nous conduisit jusqu'à Boulogne, où est vénérée la "Vierge nautonière", qui vint sur nos rivages donner son Cœur d'or et recevoir le nôtre. Car c'est par son Cœur Immaculé qu'Elle veut régner en France, nous l'avons mieux compris en écoutant le récit de cette histoire plus que millénaire.

CELLE QUI VINT DE LA MER

Sur un pilier de l'ancienne église, détruite à la Révolution et reconstruite au dix-neuvième siècle, on lisait ces vers, gravés en latin : « Vous qui, de loin, vers ce rivage, tournez votre barque voyageuse, pour visiter la Mère de Dieu dans son temple vénérable, et vous qui, par routes de terre, portez vers ce lieu vos pas dévots, lisez les vers que contient cet écrit :

« L'an du Seigneur 633, le sanctuaire qui s'élevait ici depuis longtemps déjà, ayant été dévoré par des flammes, s'écroulait TOUT EN RUINE. Mais, de peur qu'il ne restât toujours désert et abandonné, voici qu'il fut bientôt RÉPARÉ par ordre de la Vierge. En effet, la croyance populaire et de vieilles traditions nous assurent que Marie vint un jour aborder dans ce port, sur un vaisseau conduit par les anges...

« Hâtez-vous, pieux voyageur, de lui rendre vos hommages, car Elle se plaît à exaucer ceux qui l'invoquent. »

Cette "légende des origines" est beaucoup moins légendaire qu'on imagine à première lecture. En effet, l'étude du premier tiers du septième siècle dans le Nord de la France révèle une efflorescence de fondations monastiques et de missions évangélisatrices entreprises par de grands évêques comme saint Omer et saint Éloi, avec le soutien des rois mérovingiens, en particulier le "bon roi Dagobert", – l'expression est plus vraie que n'en dit la chanson –, dans un contexte de « Chrétienté en marche », écrit Jean Leroy (*ELLE VINT DE LA MER, Sainte-Marie de Boulogne, étude sur son origine*, 1985, p. 153). Comme si la Sainte

Vierge venait en renfort des évêques missionnaires, eux-mêmes soutenant de leur pouvoir spirituel les rois francs qui favorisaient leur apostolat. D'autant qu'Elle ne se contenta pas d'apporter une image d'Elle-même, Elle apparut en personne dans l'oratoire de la ville haute et une vieille chronique rapporte les paroles qu'Elle adressa aux fidèles en prière :

« Mes amis, sachez que je suis l'avocate des pécheurs, le sentier des dévoyés, la source de la grâce, la fontaine de bonté et de la miséricorde... Je veux qu'une lumière divine descende sur vous et sur votre ville. C'est mon plaisir d'y élire ce lieu où JE VEUX qu'on me serve et qu'on me révère. » Langage de souveraine, déjà !

Un fragment de la statue de la Vierge abordant sur un "vaisseau sans voiles", à l'embouchure de la rivière de la Liane, au pied de l'ancien *castrum* romain, statue qui fut vénérée durant douze siècles dans le sanctuaire édifié en son honneur, avant d'être brûlée par l'impiété révolutionnaire, a été analysé après la Seconde Guerre mondiale. Le résultat n'a jamais été publié, mais notre auteur, bien renseigné, affirme : « L'Image miraculeuse de Sainte-Marie de Boulogne ne date, ni du Bas-Empire, ni du douzième ou du treizième siècle, comme on a voulu le faire croire, mais bien d'une période comprise entre le sixième et le huitième siècle. » (*ibid.*, p. 234)

Elle provenait vraisemblablement de la Syrie, et cette analyse confirme ce qu'écrivait le chanoine Le Roy en 1680 : « On ne sait pas au vrai de quel lieu est venue l'image de Nostre-Dame de Boulogne, mais, si l'on regarde le temps de son arrivée, l'on pourra facilement donner dans la pensée de ceux qui ont cru qu'elle venait de l'Orient, envahi par les Sarrasins, ce qui donna lieu de faire transporter par divers moyens plusieurs reliques dans l'Occident, où l'Église jouissait, pour lors, d'une profonde paix. Et ainsi la ville de Boulogne, quoy que située dans un coin des plus reculez de l'Occident, pourrait bien avoir profité, dans cette occasion, des dépouilles de l'Orient, et l'Image avec les reliques, dont nous avons parlé, pourrait bien estre une partie des richesses qui luy furent alors enlevées. Comme si Dieu, dans le temps que ces barbares s'emparaient de la Terre sainte, avait voulu, par un dessein tout particulier de sa Providence, que l'Image de sa Sainte Mère, chassée en quelque façon de la Palestine, trouvast son azile, justement dans une ville, qui devait un jour donner la naissance à l'invincible Godefroy de Bouillon, ce grand restaurateur de son Saint Nom dans les pays du Levant. »

Un hymne acathiste, composé en Orient au septième siècle, chantait déjà en l'honneur de la Mère de Dieu : « Salut, Nacelle de tous ceux qui veulent leur salut ! Salut, Havre aux navigateurs en cette vie ! Salut, Muraille inexpugnable du Royaume ! »

« À LA BATAILLE, NOTRE-DAME ! »

Non seulement Boulogne est une terre mariale depuis ces temps reculés de la Chrétienté, mais c'est aussi une terre de Croisade. La vie de sainte Ide, mère de Godefroy de Bouillon, – natif de Boulogne –, en est l'illustration, comme nous le montra frère Thibaud. Passionnante plongée dans cette histoire sainte, vieille de dix siècles ! Originaire de Bouillon dans les Ardennes, Ide épousa en 1057 Eustache II, comte de Boulogne, et vint séjourner dans la “ville de Notre-Dame”, où elle fut pour ses sujets, par sa piété, sa douceur, sa charité débordante envers les nécessiteux, – rappelons-nous qu'elle instruisit Godeleine –, comme une vivante image de la Reine du Ciel. Son directeur spirituel était saint Anselme de Cantorbéry, elle entretenait des liens d'amitié avec saint Hugues de Cluny et le pape Étienne IX était son oncle !

Six enfants naquirent de leur union, les trois premiers furent des fleurons de la Chrétienté : le comte Eustache III, qui succéda à son père ; le duc Godefroy, héritier du duché de Bouillon, qui s'empara en 1099 de Jérusalem, au cri de guerre des Croisés de Boulogne : « À la bataille, Nostre-Dame ! » Et le roi Baudouin, qui lui succéda à la tête du royaume franc de Jérusalem.

Au sujet du second, Godefroy, nous apprîmes non sans surprise qu'il avait mal commencé : prenant, à vingt-quatre ans, le parti de l'empereur germanique Henri IV contre le saint pape Grégoire VII, participant au siège de Rome et au sacre sacrilège d'un antipape, en dépit des sermons que lui adressaient sa mère Ide et l'archevêque de Cantorbéry. Mais une maladie abattit providentiellement le jeune homme. Godefroy, « bientôt aux portes de la mort, fait le vœu d'aller à Jérusalem en expiation de ses fautes s'il guérit ». Onze ans plus tard, en 1095, quand Urbain II lança son appel à la Croisade, Ide lui rappela sa promesse. Godefroy fédéra alors tout le Nord de la France, de Boulogne à la Lorraine, mais aussi l'Angleterre, la Flandre, la Rhénanie. Un tiers des hommes de la première Croisade faisait partie de sa troupe, organisée avec soin et financée par Ide devenue veuve, qui vendit biens et terres sans compter.

Notre Père admirait cette “Croisade des barons” : « L'histoire des Croisades de jadis nous amène à distinguer le genre Pierre l'Ermite, Gautier Sans Avoir, et l'autre de l'évêque du Puy, Adhémar de Monteil, et de Godefroy de Bouillon. Ici, c'est la magnificence des grands de l'Église et du royaume, c'est la discipline et l'efficacité, là en revanche, c'est la pauvreté, l'imprévoyance, le désordre et le lamentable échec. Pour viser juste, j'aimerais que nous obtenions la grâce du Ciel d'être pauvres, enthousiastes et fervents comme les premiers, mais disciplinés et organisés comme les seconds. » (CRC n° 321, avril 1996)

Le 15 juillet 1099, le jour même où les Croisés s'emparaient de Jérusalem, à l'abbatiale Saint-Wulmer de Boulogne, « *Ide la noble comtesse / En cette chapelle oyant messe / En vision vit Godefroy / Son fils, assaillir par prouesse / Jérusalem et en hautesse / Le même jour couronner roy.* » À cause de son désintéressement, de sa bravoure et de sa piété, Godefroy fut constitué par ses pairs premier roi franc de Jérusalem, même s'il refusa le titre et la couronne par humilité. Il mourut empoisonné un an plus tard, et fut enterré au Saint-Sépulcre. Une reproduction de son tombeau a été placée dans la crypte de Boulogne.

Quand son frère Eustache rentra en Occident, il rapporta de précieuses reliques, octroyées par Godefroy à leur mère « *par une prérogative d'amour singulier* ». La plus précieuse était celle du “Saint-Sang”, tissu qui servit à essuyer les saintes Plaies de Notre-Seigneur et donc imprégné de son Précieux Sang. Nous eûmes la grâce de la vénérer. Il y avait aussi la couronne de vermeil, d'argent plaqué d'or, aujourd'hui disparue ; ceinte de huit petits châteaux reliquaires, elle inspira les couronnes de la Vierge nautonnière (voir page 23).

NOTRE-DAME SUZERAINE

Au quinzième siècle, on disait que le comté de Boulogne était « *le plus précieux anglet de la Chrétienté* », entendez : l'angle formé par la côte occupant une position stratégique de premier ordre entre les royaumes de France, d'Angleterre et les terres septentrionales du duc de Bourgogne. Pour en finir avec les prétentions de ce dernier, le roi Louis XI trouva en 1477 le subterfuge de reconnaître la suzeraineté temporelle de Notre-Dame sur le comté de Boulogne, de s'en déclarer le vassal, – aimable anticipation de la consécration du royaume que fera Louis XIII en 1638 –, et de rattacher par le fait même ledit comté à la couronne de France !

« Depuis longtemps déjà, écrit Pierre Héliot, Louis XI jetait de furtifs regards sur le Boulonnais. Subissait-il l'influence d'arrière-pensées politiques ? On le croirait sans peine, mais j'imagine que, tout en ménageant l'avenir, il obéissait principalement à des mobiles pieux, car la Mère de Dieu, sa patronne et celle de la France, régnait à Boulogne. L'abbaye de Notre-Dame en cette ville, détentrice d'une statue miraculeuse de la Vierge, était en effet l'un des sanctuaires les plus illustres de la Chrétienté. Des milliers de pèlerins y accouraient chaque année, en tête ces fastueux ducs de Bourgogne que jalousaient les Valois de la branche aînée. » (*Actes du Congrès de Boulogne*, 1938, p. 467)

Le roi de France vint solennellement prendre possession de sa conquête, le 20 avril 1477, et rendit dévotement grâce à sa sainte Suzeraine. Pour

marquer son lien de vassalité vis-à-vis de la Vierge, il lui offrit un cœur d'or, et prit l'engagement au nom de tous ses successeurs, que chacun aurait à offrir à son avènement un cœur semblable ou une somme correspondante. Cette coutume royale du cœur votif, symbole de dévotion, d'amour et de fidélité, se perpétua jusqu'à Louis XV, qui versa son offrande, mais refusa d'avouer la suzeraineté de Notre-Dame, « le roi de France n'étant vassal de personne » (*sic !*), déclara un ministre quelconque gagné aux idées des Lumières. Louis XVI fut donc le premier roi à ne pas offrir de cœur d'or à sa Suzeraine. On connaît sa fin tragique...

OUTRAGES, SACRILÈGES... ET RÉPARATION

Déjà, en 1544, les soldats d'Henri VIII le schismatique avaient mis la ville de Boulogne à sac et emporté avec eux en Angleterre la statue miraculeuse. Après sept ans d'exil, le roi de France Henri II qui avait repris la cité aux Anglais, exigea réparation, et la statue vénérée fut rendue à Boulogne-la-Belle.

En 1567, saint Pie V venait à peine d'ériger le nouveau siège épiscopal de Boulogne que des huguenots iconoclastes s'introduisaient en secret dans l'église cathédrale, la pillaient, et tentaient de réduire en pièces la vieille statue. Leurs cognées s'émoussèrent comme s'ils eussent frappé le roc ou l'acier. Furieux et craignant d'être surpris, ils l'emportèrent avec eux et la cachèrent sous un tas de fumier, avant de la jeter dans un puits. Mais l'auteur du sacrilège se convertit et restitua la statue. Le 26 septembre 1607, les Boulonnais acclamaient de nouveau leur Suzeraine, dont ils aimaient à se déclarer les sujets.

La Révolution, dans sa fureur antireligieuse, renouvela les outrages d'Henri VIII et des huguenots français. Le sanctuaire fut fermé, mis aux enchères et servit de carrière de pierres. En décembre 1793, il fut décidé de faire disparaître la statue, symbole de la superstition. Après la tourmente, l'abbé Haignéré put interroger les témoins du drame :

« Le hideux cortège des sans-culottes armés de pics et hurlant la Marseillaise, alla chercher Notre-Dame au district. C'était un samedi, jour de marché. La bise glaciale de décembre, un temps pluvieux, quelque chose comme le ciel de Paris au 21 janvier précédent, ajoutait à l'horreur qu'inspiraient ces démonstrations bruyantes et cet enthousiasme aviné. Il pouvait être 4 ou 5 heures du soir. L'épouvante saisit toute la population, glacée de terreur à la pensée du crime qu'on allait commettre. Un sans-culotte coiffa la Sainte Image de l'ignoble bonnet rouge et l'éleva au milieu de la troupe, faisant retentir l'air de hurrahs et d'imprécations. Comme dans la Passion du Sauveur, on fit à Notre-Dame des saluts hypocrites, on la souffleta, on l'insulta, puis on la

jeta dans un bûcher aux applaudissements de la société montagnarde. Des trépignements frénétiques, une ronde infernale, des danses civiques et le son du bourdon communal témoignèrent que, désormais, les républicains de Boulogne étaient à la hauteur de la Révolution. »

Quelque temps après, un enfant de huit ans contemplait en compagnie de sa mère le sanctuaire dévasté. Il s'appelait Benoît-Agathon Haffreingue. La pieuse femme pleurait au spectacle de ces ruines et à la pensée du sacrilège commis par les « Diaboliques ». L'enfant la consola en lui disant que tout serait restauré, encore plus beau. Il devint prêtre, commença par fonder à Boulogne une école, devint propriétaire du terrain sur lequel gisaient parmi les herbes folles les ruines de l'antique sanctuaire et, en 1827, il entreprenait d'édifier une chapelle à l'emplacement de l'oratoire primitif. D'année en année, les dons affluant de toute la France, il rebâtit un magnifique édifice, digne d'une cathédrale, et tout cela, en esprit de réparation. Quel exemple pour la Renaissance de demain !

« *Élever un monument digne de la Reine du Ciel* », répondait-il à ceux qui l'interrogeaient sur ses projets. Il ne se contentait pas de dessiner les plans. « Il fallait le voir sur l'échafaudage des maçons, raconte un Boulonnais. Alerte jusque dans sa verte vieillesse, il activait ses aides ; il était le contremaître idéal, dirigeant habilement parce qu'il semblait deviner tous les détails qu'il n'avait pas appris. » On le voyait aussi prier des nuits entières dans la chapelle. Son arme secrète était le Rosaire, sa confiance dans le secours de la Vierge était absolue. C'est ainsi que ce grand ami du pape Pie IX et ardent légitimiste (!) accomplit la promesse de son enfance. Le 25 août 1856, jour de la Saint-Louis, la Croix était plantée au sommet du dôme, et l'année suivante, la statue de l'Immaculée Conception était hissée dans le lanternon.

Il ne se contenta pas de reconstruire l'antique sanctuaire, il réveilla les pèlerinages : en 1854, fut inaugurée cette grande procession bientôt célèbre par son affluence, qui devait atteindre parfois les cent mille personnes ! Avec des miracles parfaitement authentifiés, comme à Lourdes. Les vrais Boulonnais ont gardé une vénération mêlée de tendresse pour Mgr Haffreingue, ce grand serviteur de Marie : « En moins de quarante ans, malgré les désordres du temps, votre haute mission, vous l'avez accomplie avec quel brio ! Vous avez ranimé les consciences, renversé tous les obstacles et méprisé toutes les objections. Vous avez conduit les travaux, payé toutes les dépenses, mobilisé toutes les énergies et les bonnes volontés. Vous avez alors réalisé ce miracle qui était de remettre debout, du sein de la ruine complète, l'un des plus vénérables sanctuaires dédiés à la Sainte Vierge. La Chrétienté à Boulogne, et même en France, vous doit beaucoup. » (Jean Leroy, *ELLE VINT DE LA MER*, p. 45)

NOTRE-DAME DU GRAND RETOUR

C'est le "grand Retour" qui fit connaître à la France entière la Vierge de Boulogne. Tout avait commencé par le Congrès marial de 1938, dont Mgr Dutoit, l'évêque d'Arras, introduisit les travaux par ces mots :

«Boulogne ne se lasse pas de contempler ce cœur que tient en mains sa Madone, gage de vassalité de la part de Louis XI et des rois de France ses successeurs. N'y a-t-il pas dans ce symbole deux grandes pensées qui définissent le règne de Marie ? N'est-ce point par son Cœur Immaculé qu'Elle est Reine, et n'est-ce point sur nos cœurs qu'Elle veut régner ?...»

«Ce cœur est donc image du sien et image du nôtre : le sien, Cœur maternel toujours broyé, toujours vainqueur, battant à l'unisson du Cœur de son divin Fils, possédé du même Amour, triomphant par les mêmes souffrances ; le nôtre, cœur filial chargé sans doute de misères et d'ingratitude, mais sensible à la bonté qui soutient, qui compatit et qui pardonne, épris de la pureté sans tache, du courage sans défaillance, de la patience inaltérable, de l'infinie miséricorde. Et vraiment le Cœur de Marie a parlé au nôtre, à ce cœur français qui se refuse dès qu'on menace sa liberté, mais qui se rend et qui se prodigue dès qu'il se sent aimé.»

Cela s'est vérifié, lors de l'extraordinaire pérégrina-



tion du "Char de la Vierge", de Reims jusqu'au Puy-en-Velay, du Puy jusqu'à Lourdes, enfin dans son retour jusqu'à son port d'attache en suivant quatre "Voies mariales", comme nous l'avons raconté dans le numéro d'IL EST RESSUSCITÉ n° 237 (p. 22-35).

Par son prodigieux développement, le "Grand Retour" a revêtu un caractère éminemment national, rendant palpable cette vérité que Notre-Dame est toujours Reine et Souveraine en terre française, comme elle est la "Patronne singulière" de sa ville de Boulogne. Aujourd'hui comme jadis, elle offre son Cœur Immaculé, comme un refuge assuré et un sûr chemin vers Dieu, et des millions de cœurs

se sont consacrés à lui. Durant cinq ans, grâce à l'impulsion du début, donnée par la Révolution nationale et le renouveau marial qui l'accompagna, 16000 paroisses l'ont accueillie, 88 diocèses l'ont honorée, 120 000 kilomètres ont été parcourus et partout, Elle est passée en faisant le bien. « Les municipalités ont tiré son char, ont porté le grand Christ qui précède ce singulier cortège de pénitence. Des maires, en termes émus, ont harangué la Vierge, lui ont offert l'hospitalité de leur cité ; d'autres ont déposé dans sa barque les clefs de leur ville, gestes touchants, scènes antiques. Le Moyen Âge ne fit pas mieux...



« Quel personnage puissant, quel chef d'État prestigieux, quel guerrier couvert de gloire traverseront demain nos bruyantes cités et nos campagnes silencieuses ? Je ne sais. Une chose est acquise : ils ne seront jamais accueillis comme la Mère de Dieu l'a été. Le flanc des montagnes a résonné de chants et de prières et les échos les ont portés à travers les plaines ; les rivières aux eaux argentées ont dispersé au loin les louanges de la France entière ; des campagnes déchristianisées est montée une grande supplication nationale ; des cités ouvrières a surgi la belle et pure prière chrétienne. Les entrailles mêmes de notre sol foulé par vingt générations de saints ont tressailli au passage d'une Souveraine incontestée... Notre-Dame de Boulogne passe et le présent rejoint le passé dans une remarquable continuité, le passé explique le présent. Il n'y a pas dans ce domaine de génération spontanée, saint Benoît-Joseph Labre, le Curé d'Ars, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, rejoignent sainte Jeanne d'Arc, Saint Louis, Mesdames Clotilde, Radegonde et Geneviève. Nos vieux sanctuaires : Chartres, Reims, Le Puy, Liesse, Sion, Boulogne, expliquent le "Grand Retour" et celui-ci les complète. » (R. P. Devineau, o.m.i., *LE GRAND RETOUR DE NOTRE-DAME*, 1945, p. 108)

Les 21 et 22 août 1948, les quatre statues revenaient à leur lieu d'origine : Boulogne-sur-Mer. 150 000 personnes les y accueillirent avec une joie et une ferveur indescriptibles. Dans son discours de clôture, le nouvel évêque d'Arras, Mgr Perrin, pouvait affirmer : « *Le Grand Retour est le mouvement spirituel le plus important de notre temps.* »

Mais aujourd'hui, qu'en reste-t-il ? La morne indifférence qui semble régner à Boulogne autour du sanctuaire jadis si fréquenté par ses enfants doit être une offense aussi sensible au Cœur de notre Reine que les outrages et sacrilèges de ses ennemis. Que faire, sinon... réparer en perpétuant la tradition ?

LA LEÇON DE BOULOGNE

Le 13 novembre, l'effectif des marcheurs de la veille ayant doublé, nous avons accompli notre pèlerinage en suppliant et en Croisés, dans l'esprit de la Croisade eucharistique et mariale, dont notre Père traçait le programme dans sa *LETTRÉ À LA PHALANGE* n° 53, du 13 novembre (précisément !) 1995 : « *Prie, communie, sacrifie-toi, sois apôtre... selon l'exhortation faite aux enfants de la Croisade eucharistique de jadis, qu'ils mettaient en pratique, à leur façon, sans respect humain, bravant les risées des incrédules, célébrant publiquement leur culte eucharistique et affichant leur dévotion mariale.* »

Après avoir assisté à la messe dominicale, accompagnée de l'harmonie de la ville de Boulogne, Sainte Cécile oblige ! et visité la très belle crypte, devenue

musée, où sont exposés des objets de l'antique trésor et des pierres ouvragées de l'ancien édifice, nous avons rendu hommage à notre Reine... en baisant sa main, oui ! la relique de la main droite détachée de la statue venue de la mer, avant que celle-ci ne soit jetée au feu par les révolutionnaires. N'a-t-elle pas dit aux enfants de l'Île-Bouchard en 1947 : « *Baisez ma main.* » Et l'aînée des voyantes en a témoigné : « *J'ai senti la tiédeur de la main de Marie.* » Nous n'eûmes pas ce privilège bien entendu, mais dans la foi, nous étions certains d'atteindre la main droite de la Vierge Marie : celle qui répand ses grâces (rue du Bac), qui offre son Cœur entouré d'épines (Pontevedra), et qui arrête les flammes du glaive de l'Ange prêtes à incendier la terre.

Nous pûmes aussi, après le Salut du Saint-Sacrement, vénérer la relique du Saint-Sang. La présence de ce Linge sacré, enchâssé dans un beau reliquaire offert par le roi Philippe le Bel, n'est sans doute pas étrangère au « miracle de la croix redressée », qui se produisit quatre ans après le Grand Retour :

Dans la nuit du vendredi 7 au samedi 8 novembre 1952, sous la poussée d'un vent violent de nord-ouest soufflant à 150 km à l'heure, la flèche de Notre-Dame de Boulogne s'inclina fortement vers le sud-est, formant un angle de plus de 10°. Cette masse de granit de sept mètres de haut et surmontée d'une croix de béton de deux mètres, pesait huit tonnes ! Cinq jours passèrent dans l'angoisse de la voir s'effondrer ; tous les matins, les regards se tournaient vers la croix penchée. Or, le 13 novembre, alors qu'à 8 heures 30, d'après une estimation de l'ingénieur en charge des travaux de la cathédrale, « l'ensemble accusait une inclinaison plus importante qu'à la fin de la semaine précédente », à 9 heures, la croix était complètement redressée. Aucune hypothèse avancée n'a pu rendre compte du phénomène. Un architecte des monuments historiques a même déclaré : « Je ne vois pas d'explication, puisque ce redressement s'est effectué contre le vent. » Un petit garçon qui était dans la cathédrale à ce moment-là, entendit comme un craquement, suivi d'un grondement sourd, et puis plus rien... Au sortir de l'église, ce 13 novembre 2022, nous rencontrâmes une vieille dame de quatre-vingt-quatorze ans, témoin des faits survenus exactement soixante-dix ans plus tôt : « *On avait évacué toute la rue longeant l'église, mais c'était inutile : la Sainte Vierge n'a fait jamais de mal à personne !* »

Quant à la statue de la Vierge de Boulogne qui sillonna les routes de France, elle est toujours là, repeinte et fleurie, dans un bas-côté de la basilique ; quelques photos du "Grand Retour" sur un présentoir, et c'est tout. Une Association des pèlerins de Boulogne a été fondée en 2019, pour tenter de ressusciter les anciens pèlerinages, en lien avec celle

de Boulogne-la-petite près de Paris (voir l'encart ci-contre). Tout le monde y songe, jusqu'au nouvel évêque d'Arras, qui se trouve bien démuni devant l'ampleur de la tâche ! Et surtout par quelle foi et quelle mystique mariale faire « revenir » les âmes à la foi et à la dévotion de leurs pères, par-delà soixante ans de réforme conciliaire qui a prétendu reléguer la Vierge Marie dans « un rôle subordonné » ? Comme l'a écrit Louis Pérouas, dans son « *ESSAI D'INTERPRÉTATION DU GRAND RETOUR* » : « *Il faut avouer que, surtout dans les années de Vatican II, l'Église catholique, en France, n'a guère su retrouver la veine populaire sur laquelle s'était greffé le Grand Retour.* »

Elle la retrouvera demain... grâce à la « petite » dévotion réparatrice qui se pratique les premiers Samedis du mois, tout simplement parce que c'est ce que notre Reine et Souveraine a demandé. Si l'on correspond à ses désirs, qui sont des ordres pour ses enfants ! alors ce seront des miracles de sagesse, de puissance et de miséricorde. Il suffit de brûler de ce feu de cette dévotion, comme il brûle au cœur d'une de nos pèlerines :

« Nos cœurs restent, au lendemain du pèlerinage, tout brûlants d'amour pour Notre-Dame, grave et digne, offrant son Cœur d'une main et son Fils chéri de l'autre, arrivant dans une barque poussée par le Souffle de l'Esprit-Saint, doucement, silencieusement après la tempête, et venant conquérir nos cœurs et nos âmes ; les pêcheurs boulonnais l'ont accueillie, nos rois l'ont vénérée, la France entière a suivi

au dix-neuvième et au début du vingtième siècle, et nous continuons, humbles pèlerins, à venir la vénérer et la consoler de tous les outrages et ingratitude qui ont blessé Son Cœur Immaculé. À LA BATAILLE NOSTRE-DAME ! Nous répondons d'une seule voix et d'un seul cœur : – BOULOGNE BELLE ! »

« Nous avons le plaisir de vous rendre compte qu'hier nous avons fait pèlerinage en famille à Notre-Dame de Boulogne à Boulogne-Billancourt, en union avec ceux qui étaient au pèlerinage principal à Boulogne-sur-Mer. Nous avons été très bien accueillis par le curé du lieu, nous rappelant le côté « raccourci », voulu par le roi Philippe le Bel et institué par son fils Philippe V le Long en 1320. En 2020, les sept cents ans du pèlerinage ont été fêtés en grande pompe dans les rues de Boulogne.

« Le curé nous a aussi parlé de Notre-Dame de Bon Retour et de l'élan de ferveur après la Seconde Guerre mondiale. Il nous a dit qu'il lançait un pèlerinage de Notre-Dame de Boulogne la grande à Notre-Dame de Boulogne la petite, soit 300 kilomètres à pied, avec l'appui de quatre prêtres sur le parcours. Un beau projet qui doit consoler notre Reine du Ciel !

« L'abbé a béni toute la famille. Nous avons pique-niqué et sommes revenus dire notre chapelet aux pieds de la Sainte Vierge dans sa barque, éternellement honorée par les deux anges. Merci beaucoup, mon frère, de nous avoir invités à nous unir à nos amis du Nord ! »

À ANNECY, AVEC SAINT FRANÇOIS DE SALES

LE « GRAND RETOUR » EN SAVOIE

C'est entre le 15 août et le 21 novembre 1946 que Notre-Dame de Boulogne a parcouru le diocèse d'Annecy. En lisant les comptes rendus parus à l'époque dans « *LE COURRIER SAVOYARD* » et dans les bulletins diocésains, on ne s'étonne pas de ce grand mouvement de ferveur mariale, dont la Savoie a toujours été coutumière, puisqu'en 1472 la duchesse Yolande, épouse du duc Amédée IX et sœur de Louis XI, devenue régente, consacra sa personne et ses États à la Reine du Ciel.

« JESUS-MARIA. À vous, glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, ma Dame et ma Maîtresse, moi, Yolande de France, pauvre pécheresse, administratrice et tutrice du duché de Savoie, du Piémont et autres seigneuries, approuve et ratifie la lettre écrite ci-devant : Je vous donne mon corps, mon âme, mes enfants et vous remets la puissance qui m'a été donnée par les États, vous suppliant qu'il vous plaise de l'accepter et de gouverner ledit pays, mes enfants et moi aussi, de les garder de leurs ennemis, de telle

sorte qu'après cette mortelle vie, ils puissent avoir la vie éternelle... »

En 1641, trois ans après la consécration faite par Louis XIII, Marie-Christine de France, sa sœur, qui était veuve de Victor-Amédée I^{er} et régente elle aussi du duché de Savoie, consacra à nouveau ses États à la Vierge Marie et ordonna à cet effet une procession générale, à renouveler chaque année le jour de l'Annonciation. Bien avant son annexion à la France (1860), la Savoie vivait donc à l'unisson de la grande patrie ! Sous la Révolution nationale, ces traditions demeuraient vivantes, au point de susciter au lendemain de la guerre un irrésistible élan marial au passage de Notre-Dame du Grand Retour, « *ce grand Retour à la vie chrétienne, à la paix, la vraie paix ! au Christ, à Dieu, par Marie* », comme y appelait Mgr Cesbron à l'adresse de ses diocésains.

Le dimanche 21 juillet 1946, au col de l'Iseran, à 2770 mètres d'altitude, la Tarentaise se joignait à la Maurienne, formant un groupe de dix mille fidèles, pour acclamer la Reine de Savoie et de France, venue

visiter son peuple. Parcourant les vallées l'une après l'autre, le char de la Vierge fut partout accueilli avec ferveur : *triduum* de préparation, processions triomphales, veillées de prière, confessions et communions en masse... Le 11 octobre, à la Bénite-Fontaine, où la Vierge Marie avait manifesté sa puissance sous l'épiscopat de saint François de Sales, en guérissant quatorze personnes en l'espace de quelques semaines, dix mille fidèles se consacraient avec leur évêque à son Cœur Immaculé. Ils avaient été deux fois plus nombreux, du 28 au 30 septembre, à acclamer sa traversée d'Annecy, dont le pavoisement rappelait aux anciens les fêtes grandioses du transfert à la Visitation d'en haut des reliques des saints fondateurs.

Saint François de Sales aurait aimé ces manifestations d'un culte public, lui qui disait : *« C'est trop retrancher de l'honneur dû à Dieu d'en lever le civil et le politique... Non seulement tout honneur religieux mais aussi tout honneur politique doit être rendu à Dieu. »* (DÉFENSE DE L'ÉTENDARD DE LA SAINTE CROIX, 1600) Et à la Vierge tout autant, surtout quand cet hommage public est le signe d'une vraie dévotion intérieure :

« Qu'ils se retirent ceux qui ont peur que nous fassions trop d'honneur à la Sainte Vierge ! Ceux qui ne sont pas avortons du christianisme, mais de la vraie religion de Jésus-Christ, aiment cette Dame, l'honorent, la louent en tout et partout. Nul n'aura Jésus-Christ pour frère qui n'aura eu Marie pour mère et qui ne sera point frère de Jésus-Christ n'héritera point avec Lui. »

Le rôle de cette Dame n'est pas "subordonné", comme l'a prétendu Vatican II, mais bien capital : *« Oh ! que nous devons d'honneur, d'amour et d'affection à Notre-Dame tant parce qu'elle est Mère de notre Seigneur que parce qu'Elle est encore la nôtre !... Quel bonheur c'est d'être enfant, quoique indigne, d'une si glorieuse Mère ! Entreprenez de grandes choses sous sa protection et si nous sommes tendres dans son amour, elle nous obtiendra ce que nous désirons. »*

Et ceci encore, qui est très moderne : *« Qui veut avoir le Saint-Esprit, qu'il se joigne avec Marie, car qui n'assemble pas avec Elle, il fait plus de perte que de gain. Servez-la, honorez-la, afin que Celui qui vient à nous par Elle nous reçoive aussi par Elle. »*

C'est pour obtenir le béni patronage de ce grand saint de Contre-Réforme, dont un jubilé fête cette année le quatrième centenaire de sa mort, que nous sommes allés, le dimanche 27 novembre, en pèlerinage dans son "petit Nussy". Une centaine d'amis s'étaient joints à nous pour lui confier, ainsi qu'à sainte Jeanne de Chantal, nos intentions : *« AH ! NOTRE-DAME, RESTEZ AVEC NOUS ! SOYEZ LE SALUT DU PAPE FRANÇOIS, ENFLAMMEZ SON CŒUR DE PASTEUR DU DÉSIR DE CONSOLER VOTRE CŒUR IMMACULÉ, ET LE DOGME DE LA FOI SERA RESTAURÉ. – SAUVEZ LES ÂMES DE L'ENFER PAR LUI. »*

UN CŒUR TOUT "MARIAL"

« Oh ! s'écriait le saint évêque, qui pourrait ne pas vous aimer, ma très chère Mère ? Que je sois éternellement tout à vous et qu'avec moi toutes les créatures vivent et meurent pour votre amour ! » La vie même de saint François de Sales est l'illustration de ce très pur, très amoureux et continu élan de dévotion mariale, jaillissant du cœur d'un saint que Dieu avait suscité pour remédier à *« la grande pitié des âmes sans amour »* qui affligeait notre Père céleste, aujourd'hui plus encore, comme l'exprime admirablement la mosaïque du chœur de la basilique de la Visitation. Après la messe, frère Michel nous raconta donc cette vie incomparable sous le regard de la Sainte Vierge, à partir des vitraux, modernes de conception mais expressifs à souhait, qui ornent la nef.

C'est au sanctuaire de Notre-Dame de Liesse que Madame de Boisy, agenouillée avec son mari devant le Saint Suaire de Notre-Seigneur, implora une postérité *« qui restât inviolablement catholique »* et, d'avance, la consacra au Seigneur. François naquit l'année suivante, le 21 août 1567, au château de Sales, à Thorens. Le 21 novembre 1569, au jour de la Présentation de Notre-Dame, eut lieu en l'église de Thorens la cérémonie du sevrage ; plus tard, dans un sermon, François confia quelle consolation spirituelle il éprouvait à pareil jour : *« Rien ne se fait sans Providence... Oh ! qu'heureuses sont les âmes qui, à l'imitation de la Vierge sacrée, se dédient au service de notre Seigneur dès leur enfance ! »* Tel fut son cas, ayant résolu d'être *« d'Église »* dès sa douzième année.

Pendant ses études au collège de Clermont à Paris, il fut reçu dans la Congrégation de la Sainte Vierge, dont il devint bientôt le préfet. Chaque matin, il se rendait à l'église Saint-Étienne des Grès, prier devant la statue de Notre-Dame de Bonne-Délivrance. C'est auprès d'elle qu'en janvier 1587, il trouva secours en une terrible épreuve spirituelle qui le faisait douter de son salut : *« Moi misérable, hélas ! serai-je donc privé de la grâce de Celui qui m'a fait si suavement goûter ses douceurs ?... Ô Vierge, agréable entre les filles de Jérusalem, des délices de laquelle l'enfer ne peut être réjoui, hé ! je ne vous verrai donc jamais au royaume de votre Fils, belle comme la lune et élue comme le soleil ? »*

Avisant une tablette qui portait le texte du *Souvenez-vous*, le jeune homme lut dévotement la prière et « se trouva parfaitement et entièrement guéri, il lui sembla que son mal était tombé sur ses pieds comme des écailles de lèpre ». En action de grâces, il voua à Dieu et à la Vierge sa virginité, en mémoire de quoi il s'obligeait de réciter le chapelet tous les jours de sa vie.

À Padoue, il entra dans la Congrégation de l'Annonciation de Notre-Dame. Ayant obtenu son double

doctorat en droit, il alla «remercier la dame qui l'a le plus assisté dans cette ville» et passa deux heures entières dans une chapelle de la Vierge. De Padoue, il se rendit à Lorette où il pria longuement dans la *Santa Casa*, accompagnant de larmes son oraison. En avril 1599, il reviendra en ce sanctuaire pour y renouveler «tous les vœux que j'ai faits à la Mère de Dieu dès ma jeunesse».

Ordonné prêtre, François de Sales tint à célébrer sa deuxième messe en l'église Notre-Dame de Liesse. Voulant «reconquérir Genève», il confia sa mission du Chablais tombé entre les mains des calvinistes, à la Reine des Apôtres. Le 2 juillet 1595, il gravissait en solitaire la montagne des Voirons, où s'élevait jadis une chapelle, que les hérétiques avaient ruinée. «En cette fête de la Visitation Notre-Dame, qui deviendra tout aimable à son cœur, François de Sales prosterné parmi les décombres n'eut qu'à s'inspirer de son bréviaire du jour. Lui aussi, il s'était "levé et hâté vers les hauteurs", pour que les foules reprissent le chemin du pèlerinage, quand Genève aurait perdu sa néfaste emprise sur les âmes et que la foi romaine aurait fleuri dans le Chablais. Transporté par cette vision d'avenir, François redisait l'irrésistible louange : "Réjouissez-vous, Vierge Marie, vous seule avez suffi pour briser chaque hérésie dans tout l'univers !" Et d'avance, le missionnaire chantait le *Magnificat*.»

En redescendant de la montagne, des protestants fanatiques voulurent lui barrer le chemin, mais François leur échappa par miracle. C'est encore à la fin de sa mission dans le Chablais qu'il accomplit son premier miracle. Près de Thonon, au moulin de Saint-Bon, le nouveau-né d'une famille calviniste était mort sans baptême. François visita la mère affligée et, auprès du bébé inerte, invoqua Marie Consolatrice. «Aussitôt, le petit parut si plein de vie qu'il fut porté à l'église où il reçut le baptême. Il survécut environ deux jours», et toute la famille revint à la foi catholique. «Ainsi, l'hiver ayant fui, le printemps souriait, partout on voyait se dresser l'arbre précieux et resplendissant de la Croix vivifiante ; de toutes parts, l'Église faisait entendre ses chants comme la voix de la tourterelle et, renouvelées, fleurissant de nouveau, les vignes exhalaient leur parfum.» (Lettre à Clément VIII, 1603)

Nommé évêque, François de Sales choisit la date du 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, pour



« Combien la Mère de cet Enfant et l'Enfant de cette Mère sont aimables ! Hors de cette Mère et de cet Enfant rien ne doit occuper notre cœur. Qu'à jamais ce glorieux et divin Jésus vive et règne en nos esprits, entre les bras de sa sainte Mère, comme en son trône florissant. »

se faire sacrer. Durant la cérémonie, il eut la vision de la Vierge glorieuse qui le prenait sous sa protection. Ce fut un samedi, 14 décembre 1602, qu'il fit son entrée à Annecy afin, disait-il, «que la sainte Mère de Dieu, Mère du souverain Pasteur, soit mon introductrice au bercail de son Fils».

Durant ses visites pastorales, un jour, à Ville-en-Salaz, après avoir fait une leçon de catéchisme sur la Sainte Vierge, il distribua des chapelets parmi la foule et le nombre de ceux-ci se trouva miraculeusement multiplié. En 1603, les hérétiques de Gex ayant tenté de l'empoisonner, il se rendit à Thonon pour y remercier la glorieuse Vierge «tant de la santé recouvrée que de la conversion des peuples de Chablais, Ternier et Gaillard». À cet effet, il fonda une Sainte Maison, «par le moyen de laquelle, confiait-il au nonce, la bienheureuse Vierge à qui la Maison de Thonon est dédiée foulera et brisera

la tête du serpent qui s'est réfugié à Genève... Elle illuminera les ténèbres des Bernois et autres Suisses... Ce sera un asile assuré et une maison de refuge, afin qu'une multitude d'âmes soient sauvées.»

Il éprouvait une douce consolation de voir tant de paroisses de son diocèse dédiées à la Vierge Marie : *« Lorsque j'entre dans un lieu consacré à cette bienheureuse Vierge, je le confesse, je sens bien, par un certain tressaillement de mon cœur, que j'entre chez ma Mère et que vraiment je suis fils de cette charitable Vierge, refuge des pécheurs. »* Il s'appliquait à prêcher à toutes les fêtes de Notre-Dame. *« Vous savez, écrivait-il à mère de Chantal, que notre glorieuse Reine me donne toujours une assistance particulière quand je parle de sa divine Maternité ; je la supplie de mettre la main en le précieux Côté de son Fils pour y prendre ses plus chères grâces et nous les donner en abondance. »*

Le 29 novembre 1617, l'évêque apprit que la petite Armande, de la famille des Grenoblois installés depuis peu à Annecy, avait été trouvée morte dans son lit. Il fit vœu que la fillette porterait un habit blanc en l'honneur de la Vierge et envoya dire à ses parents de se confier en la Mère de Dieu. Lorsque son messenger arriva, l'enfant était ressuscitée, disant à sa mère : *« Le saint papa de Genève est venu me bénir et je suis guérie. »* Le prélat demanda alors qu'on fasse dire une messe d'action de grâces à Notre-Dame de Pitié, assurant que la jeune miraculée serait un jour fille de Sainte-Marie, ce qui advint, tandis que ses saints parents entraient eux-mêmes en religion !

La dévotion mariale de l'évêque de Genève était fondée sur le roc de la foi catholique romaine : *« Ô Dieu ! la beauté de notre sainte foi en paraît si belle que j'en meurs d'amour, et m'est avis que je dois serrer le don précieux que Dieu m'en a fait devant un cœur tout parfumé de dévotion. »* C'est cette même grâce que nous étions venus lui demander de répandre dans tous les cœurs, où la charité s'est tellement refroidie.

MAÎTRE ÈS DÉVOTION RÉPARATRICE

L'INTRODUCTION À LA VIE DÉVOTE (1608) qui fut le livre le plus lu et le plus savouré en son temps, n'a pas de meilleure application aujourd'hui que dans la "petite dévotion réparatrice" demandée par le Ciel. *« Je vous conseille d'être de plus en plus zélée à la dévotion de cette Sainte Dame, écrivait saint François de Sales à une Philothée, de laquelle l'intervention est si forte et favorable aux âmes que, pour moi, je l'estime le plus grand appui que nous puissions avoir envers Dieu pour notre avantage en la vraie piété. Qu'à jamais le Nom de cette très Sainte Vierge soit béni et exalté ! »* Le zèle, c'est bien cela la dévotion telle que l'entendait notre saint, car *« la flamme de la dévotion rend la charité prompte, active et ardente »*.

Bénir le Nom de la Vierge, tout autant que son Cœur Immaculé, à qui il a dédié son merveilleux TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU (1616), composé à l'intention *« des âmes avancées en la dévotion »*, comme l'étaient ses chères filles de la Visitation :

« Vaisseau d'incomparable élection, Reine de la souveraine dilection, vous êtes la plus aimable, la plus amante et la plus aimée de toutes les créatures. L'amour du Père céleste prit son bon plaisir en vous de toute éternité, destinant VOTRE CHASTE CŒUR à la perfection du saint amour, afin qu'un jour vous aimassiez son Fils unique de l'unique amour maternel, comme il l'aimait éternellement de l'unique amour paternel. Ô Jésus mon Sauveur, à qui puis-je mieux dédier les paroles de votre amour, qu'au CŒUR TRÈS AIMABLE de la Bien-Aimée de votre âme ?... »

Et ce conseil si utile qu'il donnait à sœur Marie-Aimée de Blonay au sujet du Cœur de Jésus, ne s'applique-t-il pas autant au Cœur Immaculé de Marie : *« Que Dieu vous regarde avec amour, vous n'avez nul sujet d'en douter... D'examiner si votre cœur lui plaît, il ne le faut pas faire, mais oui bien si son Cœur vous plaît. Et si vous regardez son Cœur, il sera impossible qu'il ne vous plaise, car c'est un Cœur si doux, si suave, si condescendant, si amoureux des chétives créatures, pourvu qu'elles reconnaissent leur misère, si gracieux envers les misérables, si bon envers les pénitents ! Et qui n'aimerait ce Cœur royal, paternellement maternel envers nous ? »*

On trouve dans ses deux maîtres livres toute la charité exigeante et la douceur persuasive du bon pasteur pour qui une seule âme pèse plus que l'univers et qui sait avoir reçu mission de son Seigneur d'en conduire le plus grand nombre, au pas de chacun, vers les plus hautes pâtures de l'amour divin. D'excellents petits chapitres portent en particulier sur la confession, la communion, l'oraison, la récitation du Saint Rosaire en tous ses mystères, – toutes choses demandées par Notre-Dame à Fatima et à Pontevedra –, ainsi que toutes les vertus qui accompagnent la vraie dévotion, et qui sont comme autant de fleurs dont Elle a promis d'orner le trône de Dieu. Car chez lui, l'amour affectif se fait effectif, comme il le rappelle à propos de l'Évangile de Cana :

« Nous devons avoir un grand soin de nous adresser à Notre-Dame puisque nous voyons qu'elle a tant de crédit auprès de son Fils... Mais remarquez que si nous voulons que Notre-Dame demande à son Fils qu'il change l'eau de notre tiédeur au vin de son fervent amour, il nous faut faire tout ce que notre Seigneur nous dira... »

« Ô chrétiens ! voulons-nous que la Vierge nous exauce ? Exauçons-la. Voulez-vous qu'Elle vous écoute ? Écoutez-la, Elle vous demande de tout son cœur et pour tout contre-échange, que vous soyez obéissants serviteurs de son Fils. »

Et ceci encore : « *Notre-Dame veut que l'on fasse ce que son Fils nous commande et l'honneur qu'on fait à son Fils en gardant ses commandements, Elle le tient pour fait à elle-même.* » L'honneur, certes, mais aussi les offenses... et voilà qui fonde notre dévotion réparatrice des offenses faites au Cœur Immaculé de Marie, car s'il pâtit cruellement des offenses faites à Dieu, le Cœur de Jésus souffre des offenses qui lui sont faites à Elle. Bref, « *de la dévotion de Notre-Seigneur naît incontinent celle de sa très sacrée Mère. Et nul ne peut aimer l'un sans l'autre. Il n'y a point de dévotion pour Dieu sans affection de plaire à Notre-Dame.* »

Sainte Jeanne de Chantal ne disait pas autre chose : « *Voyez, mes filles, comme nous avons TOUT en Marie et avec quels soin et confiance nous devons recourir à elle. Si nous sommes enfants, elle est Mère ; si nous sommes faibles, elle est Vierge puissante ; si nous avons besoin de grâces, elle est Mère de la divine grâce ; si nous sommes en ignorance, elle est le siège de la sapience ; si nous sommes tristes, elle est une cause de joie à toute la terre.* »

Mais d'où venait à nos deux saints une telle connaissance des secrets du Cœur de Dieu et de l'exercice de son saint Amour ? D'une grâce toute spéciale qui unissait leurs deux cœurs en un : « *Quelle heureuse rencontre,* aimait à dire saint François, *que deux âmes qui ne s'aiment que pour mieux aimer Dieu !* »

UN TRÈS UNIQUE CŒUR

On le sait : c'est en prêchant à Dijon le carême de 1604 que l'évêque de Genève avait fait la connaissance d'une jeune veuve, la baronne de Chantal, que le Bon Dieu lui destinait pour être la pierre angulaire de la Congrégation qu'il méditait de fonder. Ce fut la grâce mutuelle « *de la douce rencontre et de l'unique cœur* », d'une grande affection intime dont Dieu seul fut le principe et la fin, comme notre Père l'a expliqué dans sa retraite de 1995.

Cette rencontre d'âmes fut « un renouveau dans leur vie, comme une nouvelle vie spirituelle, surnaturelle, pour l'un comme pour l'autre. Cette nouveauté consista dans une sorte d'épanchement mystérieux, de l'Amour même de Dieu dans le cœur de saint François de Sales, afin que découlant de ce cœur, ce torrent d'amour passe dans le cœur de sainte Jeanne de Chantal et par elle à beaucoup d'autres. Je ne dis pas forcément par son apostolat à elle, mais par sa MÉDIATION, par sa coopération à la grâce reçue par saint François et de saint François à elle. »

Quand elle vint à Annecy, saint François de Sales songea d'abord à placer l'institut qu'ils allaient fonder ensemble sous le vocable de sainte Marthe, car sa fin serait le dévouement auprès des pauvres et des malades. Jeanne de Chantal regrettait toutefois que la protection de la Sainte Vierge ne soit pas davantage

marquée jusque dans leur titre. Se gardant de toute remarque, elle pria pour que Dieu découvrit son désir à Monseigneur.

Or celui-ci, un beau matin, vint lui dire tout joyeux que le Seigneur lui avait fait changer d'avis et que les sœurs désormais s'appelleraient « *les Filles de la Visitation* ». Ce mystère caché n'étant pas assez célébré dans l'Église, du moins le serait-il en la nouvelle congrégation. À cette annonce, la fondatrice éprouva une immense joie, écrit mère de Chaugy, et « elle inculqua tellement la dévotion à la Sainte Vierge à nos premières sœurs et en parlait si souvent aux malades qu'elle allait visiter et servir que, *par un mouvement commun des petits enfants et du peuple, on nous nomma LES RELIGIEUSES DE SAINTE-MARIE* ».

Et voici ce qui devait guider leur apostolat : « *Je vous laisse à penser quelle odeur répandait en la maison de Zacharie cette belle fleur de lis. Pendant trois mois qu'elle y fut, comme chacun en était embaumé... Que pouvait-elle épancher sinon ce dont elle était remplie ? Or elle était remplie de JÉSUS.* »

Comme l'était l'« *unique cœur* » de saint François et de sainte Jeanne, unis par grâce et en esprit sous le regard du Père Céleste. Les deux mots accolés se trouvent dans le billet que, un an après l'installation des premières religieuses dans la « *Maison de la Galerie* », saint François communiquait à mère de Chantal et à ses chères filles :

« *Nostre maison de la Visitation est, par grâce, assés noble et assés considérable pour avoir ses armes, son blason, sa devise et son cri d'armes ; j'ay donc pensé, ma chère Mère, si vous en estes d'accord, qu'il nous faut prendre pour armes un unique cœur percé de deux flèches, enfermé dans une couronne d'épines, ce pauvre cœur servant dans l'enclavure à une croix qui le surmontera, et sera gravé des sacrés noms de Jésus et de Marie... Car vraiment nostre petite congrégation est un ouvrage du Cœur de Jésus et Marie ; le Sauveur mourant nous a enfantés par l'ouverture de son sacré Cœur. Il est donc bien juste que nostre cœur demeure par une soigneuse mortification tous-jours environné de la couronne d'épines qui demeura sur la teste de nostre chef, tandis que l'amour le tient attaché sur le throsne de ses mortelles douleurs.* »

Cette tendresse et unité de cœur conduit à la vraie dévotion. Dans une lettre adressée à Mère de Chantal, le 7 décembre 1613, saint François, après l'avoir assurée qu'il ferait ce qu'elle lui avait demandé pour une tierce personne, ajoutait : « *Et croyez-moi, je le feray encore plus doucement parce que vous le désirez, car j'ai une extrême suavité à faire votre volonté. Hélas ! quel cœur devrions-nous avoir à faire celle du Créateur très aimé, puisque nous en avons tant pour la créature aimée et unie en Lui.* »

On pourrait s'étonner qu'un Père fondateur, un supérieur, un évêque ! écrive cela à sa fille spirituelle, mais si on se rappelle qu'il était lui-même une image de Cœur de Jésus et qu'elle était pour lui comme une image de la Sainte Vierge, en toute vérité et sainteté, alors on comprend et on aime ce mystère de tendresse et de dévotion. D'autant que la Vierge Marie en est la douce Médiatrice, puisque notre saint ajoutait :

« Oui, ma très chère Mère, remettez bien votre cœur entre les mains de notre chère Maîtresse, qui sera conçue ce soir en la commémoration que nous en ferons, et je le lui demanderai ; car, ma chère Mère, je suis bien résolu de ne vouloir plus de cœur que celui qu'Elle me donnera, cette douce Mère des cœurs, cette Mère de saint amour, cette Mère du cœur des cœurs. Ah ! Dieu, que j'ai grand désir de tenir les yeux sur cette belle étoile en notre navigation ! Bon jour, ma très chère Mère ; soyez toute joyeuse sur l'occasion de cette fête venante. Jésus soit notre cœur. Amen. »

Le divin Cœur de Jésus et le Cœur de Marie Immaculée n'en font qu'un, c'est la grande révélation pour les derniers temps, expliquait notre Père, et « pour nous représenter ce que peut être l'Amour de ce Jésus et de cette Vierge Marie, qui ne font qu'un seul et même Cœur, il est bon que nous ayons cette image de l'amour mutuel de saint François de Sales, tellement pur, tellement angélique, et de Jeanne-Françoise de Chantal et que cela nous apprenne, les uns et les autres, à ne plus faire qu'un même cœur, que nous trouvions dans cet unique Cœur la source de nos amitiés, de nos amours, de nos fidélités fraternelles. »

STATIONS DE PÈLERINAGE

Il ne nous restait plus qu'à descendre, sous la conduite de frère Joseph Sarto, qui est un enfant

du pays ! dans la vieille ville d'Annecy, encore tout empreinte du souvenir et des vertus de nos deux saints, – au passage de notre bannière, certains badauds se signaient –, appliquant à la lettre les recommandations que notre Père donna un jour de pèlerinage à nos frères et nos sœurs : « Quand nous irons, cet après-midi, dans ces lieux merveilleux, nous porterons dans notre cœur ce “secret” que personne ne connaît plus et qui fera que nous aurons l'impression que sainte Jeanne de Chantal nous admet dans sa communauté de la Visitation un moment, pour nous y reposer ; que saint François de Sales tourne vers nous ses yeux, comme il disait, “plus amoureux qu'il n'a jamais eu d'autres yeux”, et nous regardant comme personnellement, nous donnant, non pas son amour de lui mais l'Amour de Dieu qui brûle en lui, allume dans nos cœurs une charité nouvelle qui sera notre joie, notre consolation et notre salut ! »

La première station se fit à NOTRE-DAME DE LIESSE, surmontée en façade de la statue en fonte dorée de l'Immaculée Conception écrasant la tête du Serpent maudit. C'est là que l'évêque de Genève tint son premier synode diocésain, recommandant à ses prêtres « rien tant que de bien aimer Dieu, leur redisant que, s'ils avaient cet amour sacré, ils trouveraient une grande facilité en l'exercice de leurs charges ». Cela pourrait être la solution aux soucis de Nos Seigneurs les évêques réunis en synode !

C'est là également que, le 8 septembre 1614, en la fête de la Nativité de la Vierge Marie, alors que saint François était assis sur le trône pontifical, « une colombe toute blanche entrée dans l'église collégiale par une fente de la fenêtre vitrée qui est au chœur, vint se reposer sur son épaule et de là sur son giron. Un murmure parcourut alors les rangs de l'assemblée :

“ Notre évêque est véritablement un saint. ” »

De là, nous gagnâmes la CATHÉDRALE SAINT-PIERRE, où saint François reçut les ordres mineurs et majeurs, exerça sa charge de prévôt du chapitre et prononça son célèbre discours à l'adresse des chanoines, ses “compagnons d'armes” : « Il faut reconquérir Genève... C'est par la charité qu'il faut ébranler les murs de Genève, par la charité qu'il faut l'envahir, par la charité qu'il faut la recouvrer... En avant donc, et courage, excellents Frères ! Tout cède à la charité, l'amour est fort comme la mort, et à celui qui aime rien n'est difficile. » Un des premiers soins de l'évêque fut de



transporter son confessionnal près de la porte d'entrée de sa cathédrale : *« Si la mort vient par la fenêtre, le bon pasteur, avec l'aide du véritable et essentiellement unique Pasteur, doit se tenir à la porte. Il faut donc que je sois en ce lieu pour appeler et recevoir mes brebis au saint tribunal de la confession ; car c'est la Pénitence qui les introduit dans le parc de Jésus-Christ. »*

Juste en face, on peut voir son premier évêché, la belle Maison Lambert, où il vivait comme un pauvre et multipliait ses aumônes aux pauvres de la ville. C'est là aussi qu'il composa l'*INTRODUCTION À LA VIE DÉVOTE*, ainsi que le titre premier du *CODE FABRIEN* (de son ami, Antoine Favre) : *« De la Sainte Trinité et de la Foi catholique. »* L'équivalent, explique notre Père, de nos 150 Points modernes, car dans cette société chrétienne, qu'aime et veut défendre saint François de Sales, la foi catholique est première et doit servir de règle à toute la vie sociale.

À l'église des dominicains, aujourd'hui *SAINT-MAURICE*, l'évêque accueillait les enfants dans la chapelle Saint-Joseph pour le catéchisme. « Cet aimable et vraiment bon Père était assis comme sur un trône élevé de quelque cinq degrés. Toute l'armée enfantine l'entourait... C'était un contentement non pareil d'ouïr combien familièrement il exposait les rudiments de notre foi ; à chaque propos, les riches comparaisons lui naissaient en la bouche pour s'exprimer. Il regardait son petit monde, et son petit monde le regardait. Il se rendait enfant avec eux pour former en eux l'homme intérieur, et l'homme parfait selon Jésus-Christ. » La leçon se faisait par dialogues, et certaines réponses le ravissaient, comme il le rapporte un jour à mère de Chantal. Ayant demandé : *« Jésus-Christ est-il nôtre ? »* il s'entendit répondre par une fillette au ton résolu : *« Il est plus mien que je ne suis sienne et plus que je ne suis mienne à moi-même. »*

Nous devons terminer par une station dans la belle *ÉGLISE SAINT-FRANÇOIS*, mais la répétition d'un concert de Gospel (!) nous en empêcha. Notre frère Joseph Sarto n'en prêcha pas moins sur le parvis de l'église, au milieu d'une foule cosmopolite qui déambulait ce jour-là au milieu du marché de Noël. C'est ici en effet que les Sœurs s'installèrent en 1612, la "Maison de la Galerie", qui avait été leur Bethléem, s'avérant trop exiguë. Par la suite, on devait appeler ce monastère la "Sainte Source". Deux ans plus tard, saint François bénit la première pierre de l'église, qui fut achevée en 1619. Mais on avait vu encore trop petit, aussi après la mort de sainte Jeanne, la deuxième supérieure de la Visitation, mère Marie-Aimée de Blonay, prit sur elle de rebâtir l'église, sous l'aspect que nous lui voyons aujourd'hui.

Cette église, qui abrita jusqu'à la Révolution les corps des deux saints fondateurs fut, pendant deux

siècles, l'église la plus belle de la Savoie : l'intérieur était tout orné de marbres, de fresques, d'autels aux retables polychromes ainsi que de précieuses pièces d'orfèvrerie. Saint François de Sales reposait dans une châsse d'argent offerte en 1662 par la duchesse de Savoie, Christine de France, et sainte Jeanne de Chantal dans une châsse d'argent confectionnée à Turin en 1768. Des foules de pèlerins s'y pressaient, grands de ce monde ou humbles paysans, confondus dans la même prière, le même hommage à la sainteté. Des miracles innombrables récompensèrent leur foi... Hélas ! la Révolution a tout pillé et saccagé. Une restauration récente lui a redonné quelque apparence, encore faut-il que s'y noue *« ce grand lien de la sainte dévotion [réparatrice] qui est tout d'or »*.

Un coup d'œil jeté à l'intérieur nous fit voir le blason de l'*« unique cœur »*, dans le vitrail au-dessus de l'entrée et en haut du retable baroque, tandis que notre frère nous racontait l'étonnante marque de tendresse posthume de nos deux saints. Dix ans après la mort de saint François, son corps fut exhumé pour la reconnaissance des restes. Il était intact et exhalait une suave odeur. « Mère de Chantal s'agenouilla contre le cercueil, se pencha vers le saint, lui prit la main et se la posa sur la tête comme pour demander une bénédiction ; et toutes les sœurs virent que cette main semblait reprendre vie, qu'elle remuait les doigts et que doucement elle pressait et caressait l'humble tête inclinée... »

Remontés à l'actuelle Visitation, nous récitâmes notre chapelet devant les deux reliquaires placés à l'entrée du chœur de la basilique, tandis que nous nous relayions aux pieds du Saint-Sacrement exposé dans la chapelle des Sœurs. Après un goûter réconfortant, nous nous quittâmes, mais non de cœur, comme a su parfaitement l'exprimer une pèlerine :

« Un immense merci pour ce si beau pèlerinage de réparation à Annecy sur les pas de saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal ! Quels saints ! C'est merveilleux de voir à quel point notre religion est universelle et traverse les âges, comme la doctrine de ces saints du seizième siècle est "actualisable" et cohérente avec le message de Fatima au vingtième siècle ! C'est bien là une preuve de la vérité et de la beauté de notre religion de ne comporter aucune contradiction à plusieurs siècles d'écart. »

« Cette doctrine si positive de l'Amour de Dieu et de la Sainte Vierge, et l'exemple que ces deux saints nous donnent de l'union des Cœurs de Jésus et Marie est tellement réconfortante dans un monde comme le nôtre. Elle parle au cœur, ce qui la rend tellement accessible et aimable. C'est un vrai trésor. Et une magnifique préparation à Noël. » (À SUIVRE)

frère Thomas de Notre-Dame du perpétuel secours.

LE " GRAND RETOUR " À PARIS

Pendant que la statue d'une des quatre "*Voies mariales*" sillonnait la Savoie, une autre traversait la capitale. Mgr Loutil, alias *Pierre l'Ermite*, curé de saint François de Sales (1863-1959), en laissa un beau témoignage, publié dans *LA CROIX* de Paris, du 21 janvier 1946 :

C'était il y a quelques jours... Par une nuit calme, j'attends, sous le porche de mon église, Notre-Dame du Grand Retour. Elle vient de Saint-Ferdinand-des-Ternes... Elle doit passer devant le chantier de Sainte-Odile, et arriver ici vers 6 heures et demie.

7 heures... Elle n'est pas encore là.

La rue devient très noire. Mais on la sent vivante, palpitante, pleine d'une foule qui va, du boulevard Malesherbes à l'avenue Wagram..., foule priante, fervente, prête à laisser exploser sa foi et son amour.

*

Tout à coup, les cloches sonnent en volée.

On ne la voit pas encore ; mais on sait qu'*Elle* est là, qu'*Elle* approche... Au loin, une lueur se diffuse... une lueur qui grandit... grandit... Puis, brusquement, des flammes de hautes torches trouent l'obscurité.

— *AVE !... AVE !... C'est Elle !...* Une clameur immense jaillit de toutes les poitrines. À travers l'ombre, on distingue des visages irradiés, et des bras en croix... Le char apparaît enfin, précédé de groupes de jeunes filles, entouré par une garde d'honneur d'hommes et de grands routiers.

Et je vais *la* recevoir, *chez nous* !

C'est moi qui, au nom de mon peuple, souhaiterai la bienvenue à notre Reine.

De ma vie, je n'oublierai cet instant solennel.

Au milieu de la nuit, la Vierge est, ici, toute la lumière.

Très blanche à la proue de sa nacelle, et son Fils dans ses bras, elle s'avance vers les marches de l'église, au milieu des acclamations et des cantiques... Elle s'avance lentement, ondulant sur les épaules de ses jeunes chevaliers, comme elle ondulait jadis sur les flots qui la portaient au rivage de Boulogne.

Et elle entre aux accents d'un *Salve Regina* triomphal des grandes orgues.

*

Autour de Celle que nos pères appelaient « *Notre-Dame* » avec une si affectueuse courtoisie, la prière va monter pendant toute la nuit, et toute la journée du lendemain... Prière pour tous ceux qu'on aime... pour tous ceux qui souffrent... pour tous ceux qui croient, et aussi pour ceux qui ne croient pas.

... Des confessions et des confessions !...

Deux messes de minuit. Personnellement, j'ai consacré deux mille cinq cents hosties. Combien les si dévoués religieux qui dirigeaient les cérémonies, et mes vicaires en ont-ils distribué ?...

*

Que conclure de tout cela ?

D'abord, c'est que, même à notre triste époque, les grandes pensées viennent toujours du cœur.

Opprimé depuis un siècle par un rationalisme pourri d'orgueil, et prétendant tout remplacer, le cœur, d'une poussée irrésistible, bouscule toutes les objections. Il envoie promener la sagesse des sages et la prudence des prudents. Fatigué d'être obligé de se cacher, il éclate... il crie son amour de

toutes ses forces. Et rien ne peut plus l'en empêcher.

C'est pourquoi il montait, de cette foule, une telle vague de foi, que j'en sentais comme le battement physique autour de mes tempes.

*

Ensuite, il faut bien constater que ce passage de la Vierge est une forme nouvelle d'apostolat, une sorte de « *mission-express* », qui remue la paroisse jusque dans ses profondeurs et y réveille des hérédités qu'on croyait abolies.

Quand j'arrivais à Clichy, en janvier 1889, il n'y avait pas un homme à l'église et le port de la soutane était interdit dans certaines banlieues.

Quel chemin parcouru !... Que de vieux incrédules, plus ou moins scientifiques, installés à jamais, pensaient-ils, dans un scepticisme définitif, ou tenus à la gorge par le respect humain, ont été bouleversés devant cette foule qui criait sa foi comme aux jours les plus pieux du Moyen Âge !

*

Ce retour de la Vierge de Boulogne à travers la France est donc une trouée de bleu dans notre ciel noir. Et il est doux de le constater.

Puisse-t-elle, cette trouée, s'élargir à mesure que, de paroisse en paroisse, la divine Missionnaire passera dans nos villes et nos campagnes.

Elle constatera que, malgré nos folies, nous l'aimons toujours, et quand même... qu'elle reste « *Notre-Dame* », et que le royaume de France est, encore aujourd'hui, le royaume de Marie...

Pierre l'Ermite.



ENEZ, DIVINE MARIE !

IL y a vingt-cinq ans, notre bien-aimé Père, constatant l'échec humain de trente ans de combat CRC, décidait de « *passer la main à l'Immaculée* » et de lui consacrer la Phalange, nous laissant cette résolution : « *Le nouveau phalangiste, atteint par l'amour fou de l'Immaculée, le laisse voir, ne veut pas s'en cacher.* » C'est précisément ce qui semble aujourd'hui exciter le plus la haine de nos adversaires. Et néanmoins, à travers les épreuves et les contradictions, comment nier que Notre-Dame a pris bien soin de sa petite Phalange ? La voici aujourd'hui redoublant de dévotion réparatrice et toujours fidèle à faire valoir les enseignements de son fondateur, pour prendre part à l'Avènement imminent de sa Reine.

CONTROVERSE SUR LA PEINE DE MORT

Vendredi 11 novembre, jour férié, journée CRC à Paris, donc, l'usage en est bien établi. Les premiers arrivés assistent à la messe, célébrée pour l'anniversaire du rappel à Dieu de notre sœur Marguerite de Jésus-Marie. Joyeuses retrouvailles à la sortie, tandis que de nouveaux arrivants grossissent à chaque instant la foule des amis. Les auxiliaires de frère François exécutent scrupuleusement ses consignes : veiller à ce que tous reçoivent les invitations aux prochains pèlerinages de la Permanence, accueillir les nouveaux qui viennent pour la première fois, faire avancer les nombreux enfants aux premiers rangs, rajouter des sièges... Le tout dans une aimable cohue : « *tout à fait l'ambiance des "Grandes Mutus" d'il y a trente ou quarante ans* », disent les anciens.

Frère François avait choisi de traiter de la peine de mort : sera-t-elle la clef de voûte de la justice dans la Chrétienté de demain ? Notre Père avait étudié magistralement cette question en 1976, à la Mutualité (« *L'Église, la guerre, la peine de mort* », CRC n° 103, mars 1976).

Les familles phalangistes sont devenues très friandes de ces controverses qui permettent d'aborder très pédagogiquement de nombreux chapitres de notre doctrine. Pour comprendre le débat sur la peine de mort il faut ainsi recourir à la Sainte Écriture et lire les Actes conciliaires, examiner les prétendues « *Lumières* » du dix-huitième siècle et la révolution de 1944 ! Sans négliger quelques salutaires mises au point sur l'Inquisition ou le mystère de la Rédemption.

Autour de frère François, pendant deux heures d'une joute oratoire serrée, trois phalangistes accumuleront les arguments afin de poursuivre dans leurs derniers retran-

chements deux pseudo-chrétiens progressistes, furieusement démocrates, et de confondre leur mauvaise foi.

Premier obstacle à déblayer pour voir clair dans cette dispute : les malsaines plaidoiries romantiques qui nous apitoient sur la misère des condamnés à mort, victimes innocentes de la société ! Ainsi, l'incontournable *DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ* de Victor Hugo. Le phalangiste n'a pas de peine à rappeler le droit des victimes à être protégées et le devoir pour la société de défendre ses citoyens et son ordre.

Mais il faut aller plus loin et établir, à l'école de l'abbé de Nantes, le fondement religieux de la peine capitale : la justice humaine dérive de la justice divine et en préfigure l'accomplissement dans l'éternité. Le criminel n'enfreint pas seulement les lois de la société, mais il viole un ordre établi par Dieu. La sentence de mort, parce qu'elle lui représente la gravité de son crime et la peine éternelle qu'il encourt, le met sur la voie de la conversion.

Voilà qui a le don d'exaspérer nos contradicteurs ! Ils dévoilent alors l'apostasie qui sous-tend leur opposition à la peine de mort : le culte de l'homme proclamé par le concile Vatican II et, plus précisément, la dignité inaliénable de la personne humaine définie par la déclaration *DIGNITATIS HUMANÆ*. C'est au nom de cette idolâtrie que le pape François a introduit en 2018 dans le *CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE* la condamnation de la peine de mort !

Mais si le criminel ne mérite pas de châtiment, c'est en vain que Notre-Seigneur est mort sur la Croix. Or les récits bouleversants, faits par les aumôniers de prisons, des conversions de condamnés à mort, achèvent de nous persuader du contraire. Ce qui compte, c'est le Ciel !

Applaudissements, chant final, goûter, adieux, longuement prolongés. C'est sûr, les enfants se rappelleront cette journée jusqu'à la controverse de l'an prochain !

FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Le 3 décembre, pour l'ouverture du cycle des cinq premiers samedis du mois, la maison Saint-Joseph subit l'invasion des familles phalangistes, avec enfants, bagages, bébés, poussettes, carnets de chants et chapelets. Consacrée à l'Immaculée, la Phalange prospère ! Heureusement que nos ermitages recevaient chacun cent, cent-vingt, cent-cinquante amis, sans quoi, nous aurions été deux fois plus nombreux.

Ouvrant ces deux jours de retraite, au sermon de la messe de l'Immaculée Conception, frère Bruno lui appliqua audacieusement le Prologue de l'Évangile selon saint Jean : « *Au commencement était l'IMMACULÉE, et l'IMMACULÉE était avec Dieu.* » La fécondité d'une

telle transposition confirme la résolution de notre Père de réviser toute notre doctrine à la lumière du dogme de l'Immaculée Conception.

Saint Jean nous introduit dans le grand combat de la lumière et des ténèbres (Jn 1,5), dont la bataille décisive se livre entre Satan et Notre-Dame de Fatima : il la mord au talon, par la prétention d'un concile à la confiner dans un « rôle subordonné », mais nous pouvons la consoler par notre dévotion réparatrice, dévotion missionnaire, qui obtiendra la paix en ce monde et le salut des âmes dans l'autre.

VIE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Après le déjeuner, les grandes personnes confient leurs bébés à la garderie de la maison Sainte-Marie. Les garçons rejoignent les frères qui, entre deux galopades dans le parc, leur racontent l'Histoire sainte et les paraboles de l'Évangile. Quant aux petites filles, elles exécutent sous la direction des sœurs mille ouvrages ravissants et écoutent les instructions de mère Lucie. Voilà les parents bien tranquilles pour écouter les premières conférences de la retraite prêchée par frère Bruno aux communautés au mois d'octobre. Elle sera diffusée petit à petit tout au long de l'année sur la VOD (S 174, *VIE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE*).

1. AVANT LA TERRE.

Les livres sapientiaux de la Sainte Écriture, que l'Église, dans sa liturgie, applique à la Vierge Marie, nous livrent une révélation vertigineuse : avant tous les siècles, l'Immaculée Conception existe auprès de Dieu. Le Père l'a créée la première et comblée de toutes grâces pour être la compagne de son Fils, le Verbe fait homme, et la manifestation du Saint-Esprit dans l'univers. Sa petitesse, son enthousiasme ravissent la Sainte Trinité !

L'Immaculée, "*Primogenita*", est aussi la Reine de l'univers, des Anges et des hommes. Lorsque nos premiers parents se détourneront de Dieu par le péché, Elle s'offrira en substitution à Ève coupable, du même élan que le Fils de Dieu s'offrant pour racheter Adam déchu. Implorant miséricorde auprès du Père, luttant victorieusement contre le Serpent, l'Immaculée Conception accompagnera désormais l'histoire de l'humanité et soutiendra son espérance : c'est Elle, la Femme, la Vierge annoncée par les prophéties, par qui viendra le Salut.

2. SUR LA TERRE.

Enfin, la voici qui paraît sur la terre. Les Évangiles sont étonnamment silencieux sur les ascendances terrestres et l'enfance de Marie. Pourquoi donc, sinon pour laisser pressentir ses origines mystérieuses ? Notre Père, exégète perspicace et dévot, décèle néanmoins des secrets ravissants : les premiers élans de

son Cœur virginal, son aspiration ardente à la venue du Messie rédempteur, son humilité incomparable, qui charme le Dieu créateur. Le juste Joseph, que sainte Anne lui choisit pour époux et protecteur, reçut d'elle un choc mystique qui l'éleva d'un coup au sommet de la sainteté !

Lorsque l'ange Gabriel vint lui annoncer sa Maternité divine, Marie était déjà allée au-devant du plan divin par ses prières, concevant le Sauveur dans son cœur avant même de le concevoir en sa chair. Ce fut alors le commencement d'une relation ineffable entre le Dieu fait homme et sa Vierge-Mère, mais aussi le début d'une longue agonie. Marie connaissait par les prophéties la vocation douloureuse du Messie. Après l'Annonciation, la pensée des souffrances et de la mort réservées à son Enfant ne la quittera plus.

3. À L'ORIGINE DE LA VIE DU CHRIST.

Notre Père poursuit sa méditation des mystères joyeux du Rosaire, déjà teintés des douleurs de la Rédemption.

Tout au long de ce premier Avent, la joie ne fait que croître : joie d'Élisabeth et de saint Jean-Baptiste en son sein, sanctifiés par la venue de la nouvelle Arche d'Alliance ; joie immense de saint Joseph recevant l'ordre d'accueillir Marie et l'Enfant, malgré son indignité, et recevant de Dieu un cœur de Père ; joie suprême de Marie et Joseph lorsque paraît enfin cet Enfant-Dieu à Noël, pour être aussitôt présenté aux bergers, au peuple juif, au monde entier lors de l'Épiphanie. Dans ces mystères joyeux, Marie chante son *Magnificat*, cantique de sa joie intime, qui annonce déjà son triomphe mondial !

Et pourtant, à peine Jésus est-il né que déjà se profilent les mystères douloureux. La contemplation de la Vierge à l'Enfant par notre Père acquiert une profondeur nouvelle par la méditation du contrat rédempteur qui les lie : lorsque son bébé tête, lorsqu'il verse pour la première fois son sang lors de sa circoncision ; lorsqu'il est racheté au Temple par le sacrifice sanglant de deux colombes et que Siméon prophétise contradictions et douleurs ; lorsque les mages lui offrent la myrrhe, puis qu'il échappe au massacre des Innocents par Hérode, Marie pense à la croix. Alors, le sang de Jésus rachètera le monde, mêlé de ses larmes à elle.

PROLOGUE DE SAINT JEAN.

Cette méditation de la Très Sainte Vierge Marie sur le mystère de son Fils, est exprimée en plénitude dans le Prologue de l'Évangile selon saint Jean.

Notre Père nous a souvent répété que ce texte sublime dépassait les capacités du génie humain. Mais son énigme s'éclaire si l'on considère que le disciple bien-aimé fut le dépositaire du témoignage de la

Sainte Vierge elle-même. Ne l'avait-il pas accueillie chez lui après la mort de son Fils ? C'est Elle qui lui a enseigné le mystère du Verbe incarné. Dès lors, en ce premier samedi du mois, comment mieux tenir compagnie à notre Mère chérie, en réparation « *pour ceux qui ne croient pas* », qu'en méditant cette profession de foi de saint Jean sur l'identité de son Maître : Jésus-Christ, Verbe incarné, Fils unique de Dieu et de la Vierge Marie.

ACTUALITÉS : LA CONVERSION DE LA RUSSIE

Dimanche après-midi, frère Bruno prononça sa conférence d'actualités, tellement attendue par nos amis et retransmise en direct dans nos ermitages.

Le souci de notre frère prieur était de démontrer que la consécration de la Russie accomplie par le Saint-Père le 25 mars dernier n'est pas demeurée stérile et qu'il nous appartient, par nos prières, de lui faire porter du fruit.

Frère Bruno commença par rappeler les résistances du Saint-Siège à la demande céleste de consécration de la Russie au Cœur Immaculé de Marie. De la consécration du monde effectuée par Pie XII le 31 octobre 1942, sœur Lucie avait conclu : « *La conversion de la Russie n'est pas pour maintenant.* » Elle n'y avait même pas été nommée...

Par conséquent, non seulement la Russie ne se convertit pas, mais elle répandit « *ses erreurs* » dans le monde entier, jusqu'à menacer la France en 1947, où la Vierge Marie descendit à l'Île-Bouchard, trente ans après Fatima, pour faire échouer la révolution.

Quant à sœur Lucie, dès 1944, les calomnies du Père Dhanis, à Rome, qui l'accusait d'une « *propension à la fabulation inconsciente* », discréditèrent son témoignage.

Le 13 mai 1982, Jean-Paul II, dans l'entretien particulier qu'il eut avec la voyante, tenta de la convaincre de l'inopportunité de la divulgation de la troisième partie du Secret et des difficultés insurmontables empêchant la consécration de la Russie. Puis il accomplit un « *acte d'offrande du monde à Dieu par Marie* ». Sœur Lucie protesta fidèlement que « *la consécration de la Russie, telle que Notre-Dame l'a demandée, n'est pas faite* ». Qu'à cela ne tienne ! Elle fut réduite au silence, empêchée de démentir les affirmations que la presse et ses supérieurs lui prêteraient dorénavant, selon lesquelles la consécration de la Russie serait désormais accomplie.

Mais Notre-Seigneur l'avait promis à Lucie : « *Le Cœur Immaculé de Marie sauvera la Russie, elle lui est confiée.* » Effectivement, en 2000, se produisit un miraculeux retournement des alliances, à la faveur de l'élection à la présidence de la Fédération de Russie, le 26 mars, de Vladimir Poutine. Et le 26 juin, la troisième partie du grand Secret fut enfin révélée.

Ayant restauré son pays, Poutine l'a engagé le 25 février 2022 dans une véritable Croisade contre le « *satanisme* » de « *l'Occident* » et sa démocratie universelle. Et le 25 mars suivant, en consacrant la Russie, l'Ukraine et le monde entier au Cœur Immaculé de Marie, le pape François a mis fin à quarante ans d'atermoiements pontificaux. Divine surprise ! Depuis, la Russie est l'instrument du Cœur Immaculé de Marie dans le monde.

Citant l'étude magistrale de frère Michel sur les États-Unis (*IL EST RESSUSCITÉ !* n° 237, p. 8-21), frère Bruno rappela le messianisme antichrist qui les dresse aujourd'hui contre la Russie. On mesure alors l'enjeu du conflit ukrainien : c'est une guerre de religion !

Parmi les vassaux des États-Unis, la France fait piètre figure. Emmanuel Macron, qui veut être un acteur clef du conflit, mais que les Russes brocardent comme un « *petit Napoléon* », a envoyé nos soldats en « *posture de dissuasion* » en Roumanie. Mais dans une telle impréparation, et dans des conditions si misérables que notre armée inspire plus de pitié que de crainte...

En revanche, la Russie et son armée ont la grâce d'être bien commandées. En suivant l'analyse de François Martin dans *LE COURRIER DES STRATÈGES*, frère Bruno nous montre que sa protection par le Cœur Immaculé de Marie se vérifie sur le terrain et en particulier dans l'évacuation de Kherson. Il ne s'agit pas là d'une retraite, mais d'un retrait stratégique, accompli sans perdre un seul homme ! Les Russes ont ainsi dégagé des dizaines de milliers de soldats aguerris qui seront bien plus utiles sur d'autres fronts, et abandonné à la charge des Ukrainiens une ville très encombrante et sans intérêt stratégique.

Cet épisode semble confirmer que la Russie entend mener une guerre longue, en ménageant ses forces. Puisque Kiev, sous la pression de ses parrains américains et européens, a déçu les espoirs russes de parvenir à des négociations « *entre soldats et dans l'honneur* », Poutine entend désormais supprimer durablement la menace occidentale en Ukraine, en anéantissant le potentiel humain et militaire otano-kiévien. Les États-Unis espéraient que la Russie s'enliserait dans ce conflit ? Eh bien ! au bout de huit mois d'une guerre qui coûte terriblement cher à l'Occident, les voilà pris à leur propre piège.

François Martin compare justement cette guerre à la Croisade espagnole (1936-1939). En effet, chez Poutine comme chez Franco se retrouve la « *même certitude de défendre la civilisation européenne chrétienne contre un ennemi totalitaire* » et franc-maçon ! Tous deux mènent leur reconquête avec le même souci d'éradiquer les agents révolutionnaires. À la suite de Franco, Salazar et Pétain, Poutine redresse l'étendard de la contre-révolution, après soixante-dix ans d'exil babylonien de la Chrétienté !

« Les troupes russes, nous apprend frère Bruno, y compris les Tchétchènes ! au cri de “*Allah Akbar !*” combattent en arborant, avec les couleurs nationales, le drapeau rouge ou vert frappé de la Sainte Face. Ils l’ont dressée sur des véhicules blindés, ou à la place d’honneur du quartier général, sachant que “*le visage formidable du Sauveur regarde sévèrement ceux qui persécutent son Église et son peuple*”. »

C’est le signe de la résurrection de la sainte Russie ! Se détournant de ses vieux démons byzantins et luthéro-calvinistes, qui la conduisirent jadis jusqu’au goulag, elle renoue avec l’idéal de l’État chrétien que lui a légué saint Vladimir de Kiev (cf. *LA RUSSIE AVANT ET APRÈS 1983*, CRC n° 184, p. 17).

Ce miracle de résurrection guérira du même mouvement Rome elle-même de l’affreuse maladie qui s’est emparée de son Corps et lui fait perdre aujourd’hui l’Esprit. Frère Bruno compléta ses actualités par quelques exemples de l’effroyable autodémolition hiérarchique de l’Église catholique.

Tandis que les évêques français se livrent à des séances d’autocritique à la manière des communistes chinois, les responsables de la Conférence des religieux et religieuses de France (Corref), s’acharnent sur les vestiges de la vie consacrée, en recourant aux lumières d’une philosophe spécialiste de l’univers concentrationnaire (sic !). Il s’agit de saper les fondements mêmes de la vie religieuse – obéissance, humilité, Règle, etc. – comme autant “d’abus”, au nom d’un principe souverain : « *il est essentiel de rester les artisans de notre quotidien* ». Ah, mais !

Pendant que certains détruisent, d’autres ouvrent la porte au diable. Mgr Bonnemain, par exemple, évêque de Coire, en Suisse, renonce à désigner un exorciste pour son diocèse. Médecin de formation, il juge suffisantes les solutions classiques : médicales, psychologiques, psychothérapeutiques, sans qu’il soit nécessaire de trouver des causes mystérieuses pour les cas présumés de possession démoniaque.

Dans cette désorientation diabolique, seule Notre-Dame de Fatima nous permet de garder la foi, elle qui montra l’enfer aux enfants le 13 juillet 1917. Si nos pasteurs nient les vérités catholiques, c’est parce qu’ils ont d’abord rejeté Fatima.

Après cette conférence dramatique, frère Bruno clôtura la session par un sermon plein d’espérance. En effet, vingt-cinq ans après la consécration de la Phalange à l’Immaculée Conception par notre Père, le 7 décembre 1997, la consécration “miraculeuse” de la Russie et de l’Ukraine prononcée par le Saint-Père le

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

Enregistrements disponibles sur notre site de VOD :

vod.catalogue-crc.org

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH

DÉCEMBRE 2022

- ACT. LA CONVERSION DE LA RUSSIE.
- L 169. “L’AFFAIRE DE NANTES.”
- 5. LES LIVRES D’ACCUSATION.

♦ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2022

NOVEMBRE 2022

- PC 87. 5. GRANDEUR ET GLOIRE DES SAINTS APÔTRES.
- 6. L’ÉGLISE DE L’ALLIANCE.
- 7. LA VIERGE MARIE ET LE SAINT-SACRIFICE DE LA MESSE.
- 8. LE PÈRE EMMANUEL, MOINE-CURÉ.

25 mars dernier a renouvelé notre dévotion intime et l’a animée d’une ferveur mondiale.

Profitons donc de cet Avent pour accentuer notre “opération spéciale” dans l’Église, persévérant dans notre “offensive” du troisième chapelet quotidien, en réparation des offenses au Cœur Immaculé de Marie et pour implorer du Ciel un second miracle : celui de la dévotion réparatrice impérée par la Congrégation du culte divin, sur l’ordre du Pape. À nous de réparer, de demander pardon et le reste, le Cœur Immaculé de Marie le fera, triomphant dans le monde entier, mais en passant par le Pape, jamais sans lui !

Et si rien ne se fait ? « Nous aurons la consolation de l’avoir consolée elle, et notre très chéri Père Céleste. Nous saurons, à l’école de notre Père, ne pas nous décourager ; et comprendre que la Sainte Vierge nous demande davantage. Elle l’a promis : la Russie se convertira et le monde connaîtra la paix. »

Il y en eut au moins un qui s’en alla réconforté : ce fut notre “aumônier extraordinaire”, ordinairement recteur d’un sanctuaire marial. Il ne voulut pas nous quitter sans nous avoir exhortés à poursuivre notre combat, nous remerciant de tout ce que nous faisons pour Jésus et Marie. Il reviendra sûrement pour s’assurer de notre fidélité à ses recommandations !

(frère Guy de la Miséricorde.)

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D’EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.